

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N° 34 - SEPTEMBRE / OCTOBRE 2019

Le 77

TRIPLE IMPACT

ARNO | DALTON TELEGRAMME | TANAË | ENTHRONED |
COMMANDER SPOON | ECHT! | Ô-CELLI | BERNARD FOCCROULLE |
LA MUSIQUE À SANG POUR SANG | LE STORYTELLING | LES MUSIQUES TRAD |

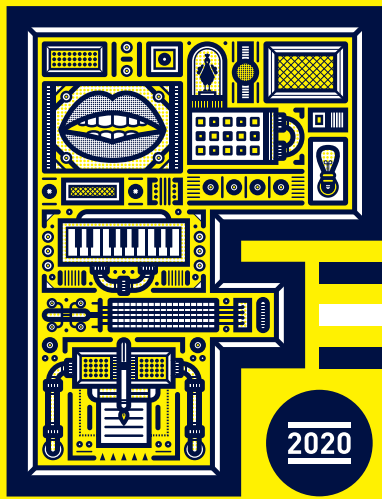
Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt
Bruxelles/X



DU DANS LE TEXTE



INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU
17 JANVIER 2020

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !



A210
www.atelier210.be

FETE FNB

ANA DIAZ
LIVE

PENELOPE ANTENA
LIVE

COLINE CORNELIS
DJ SET

RRITA JASHARI
DJ SET

POXCAT
DJ SET

SCIVIAS

+ RENCONTRE/ECHANGE:
'AGIR POUR UNE MEILLEURE
REPRESENTATION DES FEMMES
DANS LE SECTEUR DE
LA MUSIQUE'

26.09
ATELIER 210
PORTES : 16H30
CONCERTS : 19H30
GRATUIT



LA COCOF PRÉSENTE: **FESTIVAL
FRANCO
FAUN** BXL
3-13 OCT.
2019

WEEK-END PRO DU 10 AU 13 OCT 2019

PLUS DE 50 CONCERTS, RÉSEAUTAGE, APÉROS, SOURIRE, GAUFRES
ACCREDITATION : FRANCOFAUNE.BE/ESPACEPRO

BERTRAND BELIN / KEREN ANN / PITCHO ET MUSIQUES NOUVELLES / DELGRES / SAPHO / GLAUQUE / NOA MOON
LORD GASMIQUE (CARTE BLANCHE)/ CHOOOLERS DIVISION / DALTON TELEGRAMME / MANU LOUIS (CARTE BLANCHE)
FRONT DE CADEAUX / ORÉ / DAVID NUMWAMI (CARTE BLANCHE) / KÜZYLARSEN / CARL & LES HOMMES-BOÎTES
ATOME / CÉLÉNASOPHIA / I H8 CAMERA / NICOLAS JULES / LES HOTESSES D'HILAIRE / SARAHMÉE / FRANÇOIS BIJOU
MEIMUNA / LA SOUTERRAINE (CARTE BLANCHE): SABINE HAPPARD - MOHAMED LAMOURI - ANTOINE LOYER / PIERRES
INFECTICIDE/SECRÈTES SESSIONS/AIDONS ANTOINE/QUEEN KA/HIRSTO/ÉPOPÉE OSTENDAISE MACHOIRDÉE/ANK
MAUDE AUDET / MCLÉAN / TOO SMOOTH CHRIST / LES TRASH CROUTES / ANTOINE CORRIVEAU / FRED NEVCHÉ
ARNAUD HÉRON / ADRIEN LEGRAND / MATTHIAS BILLARD / YOLANDE BASHING / MARBRE / ROUGE GORGE / BINI
LES FLEURS DU SLAM

SEPTEMBRE, OCTOBRE-2019 • LARSEN

LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE

Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps

Collaborateurs
Nicolas Capart
Serge Coosemans
Jean-Pierre Goffin
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Pruvost
Stéphane Renard
Didier Stiers
Pierre Vangilbergen

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
Le 77
© Elie Carp

PROMOTION & DIFFUSION

François-Xavier Descamps

ABONNEMENT

Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE

Mikan

Impression
Graphius

Prochain numéro
Novembre 2019



LE SOIR

sabam
for culture



Édito

Entre une rencontre avec Le 77, le dernier phénomène déjanté du rap bruxellois, et une interview du célèbre organiste Bernard Foccroulle, le tout en passant par la case jazz avec Commander Spoon, ce numéro de rentrée ne fera pas exception aux précédents. Il propose à nouveau le grand écart entre différentes personnalités et différentes esthétiques musicales.

Variété, accès à la culture, indépendance, voilà bien des valeurs que Robert Wangermée a inlassablement défendues. Il est parti sur la pointe des pieds en cette fin de mois de juillet après une vie bien remplie.

Personnalité éminente, atypique et d'exception, il a consacré sa vie aux médias, sans oublier sa passion pour la musique. S'il a créé le Troisième Programme (l'ancêtre de Musiq'3), la chaire de musicologie à l'ULB ou le Festival Ars Musica, il a surtout été le premier administrateur général de la RTBF. Il a encore présidé de nombreuses institutions dont le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel et a été l'auteur de nombreux ouvrages musicologiques de référence.

Parmi les valeurs qu'il a défendues, on retiendra encore la diversité, une des caractéristiques du Conseil de la Musique, institution qu'il a fondée, présidée, accompagnée et éclairée pendant de nombreuses années.

Un grand Monsieur nous a quittés...

Claire Monville

Sommaire

OUVERTURE

4X4 **Enthroned** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **Le 77** P.8
RENCONTRE **Scylla** P.11
RENCONTRE **Dalton Telegramme** P.12
RENCONTRE **Tanaë** P.13
RENCONTRE **Ana Diaz** P.14
RENCONTRE **Ozferi** P.15
RENCONTRE **Commander Spoon** P.16
RENCONTRE **Echt!** P.17
RENCONTRE **Azmari** P.18
RENCONTRE **ô-Celli** P.19
TRAJECTOIRE **Bernard Foccroulle** P.20

ZOOM

À la recherche des musiques traditionnelles P.22
La musique à sang pour sang P.24

ARTICLES

APERÇUS **La collection Via Appia / Scivias** P.27
LE.COM **Raconte-moi une histoire, pas des salades** P.28
DÉCRYPTAGE **Erasmusique** P.30
IN SITU **Le Rideau Rouge** P.32
POURQUOI? **V.O. s'appelle dorénavant River Into Lake?** P.36
VUE DE FLANDRE **HIP HOP HOERA!** P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE **Chez Arno** P.38
C'ÉTAIT LE... **23 décembre 1992** P.39

CONCOURS

Suivez nos pages Facebook (Larsen / Conseil de la Musique) et tentez votre chance afin de gagner des places pour les différents concours que nous organisons.

www.facebook.com/ConseildelaMusique

www.facebook.com/magazinelarsen

CRÉDITS

Danny Willems, Marianne Lavarde, Juliette Reip, Romain Garcin, Les Festivals de Wallonie, Elie Carp



© David Fitt

4 X 4

Enthroned

VOX TENEBRIS

Alors que la Belgique s'apprêtait à vivre une chaleur digne des enfers, Enthroned sortait au début du mois de juin dernier son onzième album studio, *Cold Black Suns*. Fer de lance national du black metal, la formation a rejoint cette caste de groupes moins connus que, disons, reconnus. Et ce, d'autant plus dans la partie sud de notre plat pays. Regis Lant, *Normagest* dans le milieu, a passé plus d'un quart de siècle à écumer les scènes de nombreuses contrées, armé de ses compositions aussi sombres qu'extrêmes. L'homme, féru de sciences occultes, s'est soumis à l'épineux choix de devoir désigner quatre albums qui l'ont touché ou qui ont influencé sa carrière.

PIERRE VANGILBERGEN



Pink Floyd The Wall

(Harvest/Columbia - 1979)

Je suis un grand fan de Pink Floyd. Cet album fait partie de ceux qui sont éternels. C'est une pièce majeure dans l'histoire de la musique. Il a laissé en moi une trace indélébile. Son ambiance, son concept lyrique, son approche musicale: rien n'est à jeter. Assez ironiquement, le morceau *Another Brick in the Wall* est celui que j'apprécie le moins. C'est certes un classique, mais je préfère les autres chansons qui ont davantage de profondeur. *In the Flesh?*, le titre d'ouverture, est par exemple un de ceux qui m'ont aidé à me trouver vocalement. Je me souviens, je devais avoir huit ou neuf ans la première fois que j'ai entendu cet album. Je l'empruntais sans cesse à mon père. Et puis, étant ado, je l'ai délaissé car ce n'était pas du metal extrême. Mais finalement, quelques années plus tard, avec un peu plus de plomb dans la cervelle, je me suis mis à le réécouter. Je me suis alors rendu compte que c'était un réel monument musical. Vers 19 ou 20 ans, je l'ai donc enfin acheté.



Mayhem

De Mysteriis Dom Sathanas

(Deathlike Silence Productions - 1994)

C'est un classique du black metal, dans toute sa splendeur et sa noirceur. Il faut le resituer dans son contexte: au début des années 90, c'était alors très différent de ce qui se faisait. Avant qu'il ne sorte officiellement, j'en avais reçu une copie cassette, via une connaissance commune du groupe. Elle ne contenait pas de parties vocales, car le groupe n'avait pas encore tout à fait choisi son chanteur. Mais peu importe, c'était déjà une baffa dans la gueule. C'était d'une obscurité incroyable et une agression comme rarement entendue. Puis finalement, en 1994, j'ai écouté la version définitive avec l'apport vocal. C'était encore plus surprenant, les cris d'Attila Csihar étaient vraiment atypiques. C'est un album qui reste inégalé, encore aujourd'hui. Le seul morceau qui pourrait peut-être s'en approcher est *Khabs Am Pekht* d'Ofermod. *De Mysteriis Dom Sathanas* représente, selon moi, la bible du black metal. Il me donne toujours autant la niaque, même vingt-cinq ans après sa sortie.



Dead Can Dance

The Serpent's Egg

(4AD - 1988)

C'est un disque qui te transporte loin, très loin. L'atmosphère qui s'en dégage, c'est l'extase. Quand je l'ai écouté pour la première fois, je n'imaginai pas la portée qu'il pourrait avoir sur moi. J'ai découvert le morceau *The Host of Seraphim* lors d'une soirée avec ma copine de l'époque. C'était dans le cimetière d'un petit patelin du Limbourg. Il faisait nuit, on buvait du vin. Je me suis pris une énorme claque. La structure, l'atmosphère, le feeling qui s'en dégage, tout est époustoufflant. Tout l'album est parcouru par un mouvement, que j'ai essayé à mon tour d'importer dans Enthroned: une intro un peu tribale, suivie d'un titre généralement assez violent. Puis des va-et-vient dans l'intensité pour finalement se clôturer par un morceau épique. Cette structure est vraiment inspirée par *The Serpent's Egg* qui comporte de magnifiques interludes entremêlés de grandeur. Les instruments sont parfaitement équilibrés et se suffisent à eux-mêmes pour générer une tension.



Morbid Angel

Covenant

(Earache Records - 1993)

À l'instar de l'album de Mayhem, celui-ci de Morbid Angel incarne pour moi la bible du death metal. Quand il est sorti, ça a été une véritable surprise au vu de son prédécesseur, *Blessed are the Sick* qui était plus lent, plus élaboré et plus grandiose. Celui-ci, par contre, est un concentré de noirceur et de rage. Il se place au-dessus de tout ce qui a pu être fait en la matière. Chaque morceau est une castagne. Je m'en inspire beaucoup pour ma voix. David Vincent, le leader de Morbid Angel, est vraiment impressionnant: il ne chante pas, il vomit littéralement ses lignes vocales avec une absolue conviction. Avec *Covenant*, Morbid Angel a prouvé qu'il y avait moyen de produire un des disques les plus brutaux jamais réalisés, simplement avec des grattes au son rock. On a fait de même avec notre dernier album d'Enthroned: si tu extrais les guitares, c'est du rock. On arrive pourtant à en ressortir du metal extrême.

EN VRAC



COUPS AU CŒUR POUR KÛZYLARSEN

Kúzylarsen reçoit un Coup de Cœur de l'Académie (française) Charles Cros pour son album *Le long de ta douceur*. Il est également cette année lauréat dans la catégorie «Chanson française» des Octaves de la Musique. Une belle année 2019.

DÉCÈS DE DOMINIQUE LAWALRÉE

Pianiste, pédagogue, compositeur et auteur prolifiques, Dominique Lawalrée était passionné par tous les répertoires et en particulier par la découverte d'œuvres inconnues et la création contemporaine. Au cours de sa carrière, il a écrit près de 500 œuvres et sa musique pour le film *Khaddak* avait notamment obtenu un Lion d'Or à Venise en 2006. Larsen adresse ses plus sincères condoléances à sa famille.

QUELQUES ARTICLES QUI NOUS ONT INTÉRESSÉS CES DERNIERS MOIS...

Au fond, on attend quoi d'un concert en 2019 ? Et toi, tu vois les DJ set comme du « sous live » ? Les concerts instagrammables, ça te parle ? Comment a évolué ce qu'est un concert et ce qu'on en attend ? Quelques questions (dont certaines sans réponse) à découvrir dans cet article qui fait l'état des lieux de « l'expérience live » aujourd'hui ! Muy interesante !

www.vice.com – par **Adrien Durand**

Une étude récente a révélé que 73% des musiciens « indépendants » ont déclaré souffrir ou avoir souffert de symptômes de maladie mentale, alors que seulement 19% d'entre eux estimaient que l'industrie de la musique leur offrait des conditions de travail saines. Ces statistiques proviennent de Record Union, une plateforme de distribution numérique suédoise qui a mené l'enquête auprès de près de 1.500 musiciens indépendants du 21 mars au 2 avril.

www.loudwire.com/musicians-mental-illness-report

Au delà de l'association de 2 mots : la première syllabe du mot Glamour et la seconde du mot Camping, le glamping est une nouvelle tendance du tourisme de plein air qui allie luxe et nature, confort et respect de l'environnement, et joue la carte de l'atypique en proposant des hébergements « hors des sentiers battus », aussi bien au sens propre qu'au sens figuré.

<http://fr.traxmag.com>



LES OCTAVES DE LA MUSIQUE

Une cérémonie pour ses lauréats

Petit retour sur la cérémonie des Octaves de la Musique qui s'est déroulée le 3 juin dernier et où se présentaient les divers lauréats de l'année écoulée. Une soirée consacrée au live, les organisateurs privilégiant la rencontre musicale et la création. Ainsi Antoine Pierre, lauréat de la catégorie jazz, a pu ouvrir la soirée à la croisée des genres puisqu'il s'est produit avec L'Or du Commun (eux-mêmes récompensés dans la catégorie Musiques urbaines), tandis que Jean-Louis Rassinfosse, octave d'honneur, jouait quant à lui aux côtés de son ancienne élève Typh Barrow, élue artiste de l'année.

Tous les résultats :

Chanson française : **Kúzylarsen** pour *Le long de ta douceur*

Pop/Rock : **Sonnfjord** pour *City Lights*

Musiques urbaines : **L'Or du Commun** pour *Sapiens*

Musiques électroniques : **Zoë Mc Pherson** pour *String Figures*

Jazz : **Antoine Pierre URBEX** pour *Sketches of Nowhere*

Musiques du monde : **Baloji** pour *137 Avenue Kaniama*

Musique classique : **Florian Noack** pour *Album d'un voyageur*

Musique contemporaine : **Benoît Mernier** pour *A Wake of Music*

Album de l'année : **Bodie** de **Veence Hanao & Le Motel**

Artiste de l'année : **Typh Barrow**

Spectacle/Concert de l'année : **Baloji**

Octave d'honneur : **Jean-Louis Rassinfosse**

Octave de la Fédération des Jeunesses Musicales Wallonie-Bruxelles : **Petit Charlot** de **Claire Goldfarb & Jean Jadin**

Octave PointCulture : **Ammar 808**

Octave Zinneke : **The Klets**

Octave de la Ministre de la Culture :

Barroco Tout

Octave Fun Radio : **HIDDEN**

DU NEUF CHEZ BRUSSELS EXPO

Fabrizio Gentile a quitté la direction « Entertainment » de Bruxelles Expo le 10 mai dernier. Un poste qui lui confiait la charge du Palais 12, de La Madeleine et du Brussels Summer Festival (BSF). C'est Denis Delforge qui reprend le poste de CEO de Brussels Expo tandis que la programmation du BSF est désormais assurée par Jeremy Callier, ancien assistant de Denis Gerardy.



METAL ANIK

Après une première boutique, *Anik*, ouverte en 1975 rue des Éperonniers, Anik De Prins fonde en 1991 dans la même rue, le temple du hard rock : le Hard Rock Market. Il ferme ses portes en 2018. Ce livre, présenté sous forme d'abécédaire, rend hommage à ces deux lieux, boutiques mythiques qui attirèrent des musiciens et des aficionados du rock venant du monde entier : Aerosmith, Johnny Halliday, Nicoletta, Dream Theater, Duran Duran, Amon Amarth, Drakkar, Channel Zero... Passionnée de rock, Anik a rencontré Deep Purple, Motörhead, Iron Maiden, Fish, Cradle of Filth... Immersion dans la culture metal au travers de textes et de photos.

Hard Rock Market, de Anik De Prins et Véronique Bergen, éd. Lamiroy



VKRS #1

9 clips récompensés

Le jury de ce tout nouveau festival, dédié au clip et se déroulant dans divers lieux de la capitale (Riches-Claire, Palace...), a décerné sept prix. Le prix du public a désigné quant à lui deux clips ex-æquo. Ce sont donc neuf récompenses qui ont été attribuées.

Défi speed-clipping (réalisation d'un clip en 3 jours)

- Meilleure réalisation Speed-clipping: Anrèl Paredes et Simon Heymans pour *Duo D'en Bas*
- Meilleure image Speed-clipping: Zoubeir Ben Hmouda et Marine Uhissy pour *Circus Cafe*
- Meilleur montage Speed-clipping: Romain-Marie Aubry, Christophe Vanheuverzwijn et Emmanuel Andre pour le clip *The New Three Monkeys* de Next.Ape

Compétition nationale

- Premier prix du jury: À *CORPS de CORPS*, réalisé par Yoann Stehr
- Deuxième prix du jury: *Ain Essouda de AMMAR 808* *أنا معك*, réalisé par Ahmed Ayed
- Prix d'interprétation: toute la distribution de *Je mange du pain* de Alek et *Les Japonaises*, réalisé par Alice Khol
- Meilleur morceau: *Barcelone* de Ébbène
- Prix du public - ex-æquo: *AMMAR 808* et *CORPS*

GALLAND & DI MAIO

Sabam Jazz Awards

Le vendredi 17 mai, s'est déroulée la 10^e édition des Sabam Jazz Awards. Ces récompenses sont décernées chaque année, en alternance, à des musiciens des deux communautés et à l'occasion d'événements liés au jazz. Les prix ont ainsi été remis durant le Mithra Jazz à Liège. Sabam For Culture soutient le jazz en mettant à l'honneur à la fois un musicien confirmé et un jeune talent.

Sabam Jazz Award du jeune talent (5.000 euros): Lorenzo Di Maio (guitare)

Sabam Jazz Award du musicien confirmé (10.000 euros): Stéphane Galland (batterie)

DJ SONAR

30 ans de métier et une expo!

Jean-François Orban alias DJ Sonar a acheté ses premières platines en 1989. Depuis 30 ans, il multiplie les projets et rencontres dans le hip hop game. Des collaborations avec des noms aussi variés que Akro, Convok, Pablo Andres... une émission sur Pure aussi (Sonar the new planet show) et encore d'autres projets divers et variés. L'histoire de cette vie a été archivée dans ses moindres détails à travers des mixtapes, des photos, des films... toute une vie à découvrir dans une expo et ce, du 11 septembre au 5 octobre, du mardi au samedi, au PointCulture de Liège. Vernissage le 14 septembre dès 15h (avec 3 DJ sets). Finissage le 5 octobre dès 15h (showcases de Fakir et Melfiano). Happy birthday!

DOMINIQUE NIQUE NIQUE

Le projet «EU Songbook» est placé sous le signe de l'échange culturel et de la diversité. Le but: choisir, par pays et dans six catégories différentes, un morceau représentatif de l'imaginaire collectif de ce même pays. Les Belges ont choisi six chansons qui figureront dans ce tout premier recueil de l'Union Européenne. Dans notre pays, du côté francophone de la frontière linguistique, le choix s'est porté sur des chansons de Jacques Brel et de Sœur Sourire. 800 chansons belges dans six catégories (amour, nature, liberté & paix, chansons populaires, croyances et enfants) ont été sélectionnées par deux chorales, l'une wallonne, l'autre flamande avant de passer au vote. Modernité quand tu nous tiens!

LES FEMMES ET LES MÉDIAS

Comment se répartissent les femmes et les hommes dans les différents métiers des médias audiovisuels? Quelles sont leurs trajectoires professionnelles respectives? Observation des inégalités dans les parcours ou expériences professionnelles? Quels sont les freins rencontrés? Mais aussi, quelles sont les «bonnes» pratiques développées par les services de médias audiovisuels pour accroître l'égalité de genre en interne? Ce sont quelques questions auxquelles souhaite répondre le CSA dans sa nouvelle recherche consacrée à l'égalité de genre, derrière l'écran, c'est-à-dire dans les métiers de l'audiovisuel et les ressources humaines des services de médias audiovisuels. L'enquête se terminait mi-juillet. Affaire à suivre donc!

www.csa.be

ÉCOLOGIE MUSICALE TRANSFRONTALIÈRE?

DEMO est un projet de coopération transfrontalière entre la France et la Belgique, autour du développement durable dans le secteur des musiques actuelles. Le but: renforcer l'attractivité et le développement durable du territoire et apporter sa contribution à la stratégie Europe 2020 en créant des synergies entre le monde de la culture et du développement durable. Parmi les 11 partenaires du projet, on retrouve: Dour Festival (Dour - Belgique), Le Cabaret Vert (Charleville-Mézières - France), IeperFest (Ypres - Belgique), Le Grand Mix (Tourcoing - France), Les 4 Écluses (Dunkerque - France), De Kreun (Courtrai - Belgique), 4AD (Dixmude - Belgique), Le centre culturel René Magritte (Lessines - Belgique), Extracité (Lille - France), IDEA (Mons - Belgique), IMOG (Harelbeke - Belgique). Le projet a été lancé en 2017 mais il ne bat son plein concrètement que depuis peu.

UNISONO

Un guichet unique

Dès le 1^{er} janvier 2020, les établissements commerciaux, les entreprises horeca et les organisateurs d'événements pourront s'acquitter à la fois des droits d'auteur et de la rémunération équitable via la plateforme unique musique baptisée Unisono. Les sociétés de gestion PlayRight, Sabam et SIMIM se sont en effet associées à cet effet afin de proposer un outil de simplification administrative, permettant «une transparence accrue et un service plus efficace» via une déclaration unique qui permet de régler en toute simplicité l'utilisation de musique sur le lieu de travail, sur un site web ou en tant que musique d'attente téléphonique...

www.declarationunique.be



BILAN DE SANTÉ CULTUREL

Focus sur 2018

L'Administration générale de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles vient de publier son rapport annuel «Focus» qui informe les citoyens, les associations, les entreprises et les institutions sur les moyens investis dans la culture, tout en renforçant la visibilité du secteur culturel.

www.culture.be

PALMARÈS D'ÉTÉ

Ils ont gagné!

Le Franc'off fête cette année ses 25 ans. Saule et Tim Dup étaient les deux co-présidents du jury de cette nouvelle édition. Mélanie Isaac a emporté le 1^{er} prix (2.000 euros, une participation aux Francfolies en 2020, le tournage d'une session acoustique produite par la Sabam, des heures de studio, une séance de shooting...). Sont arrivés 2^e et 3^e, respectivement Arty Leiso et Turquoise (également «coup de cœur» des présidents du jury). Aux Solidarités, dans la salle du Belvédère de Namur, se déroulait la finale des Tremplins. Et c'est le groupe Zappeur Palace qui est reparti avec le 1^{er} prix: un coaching assuré par Marka, une programmation au festival en 2020 et bien sûr une aide financière significative.

CALCULEZ VOS REVENUS ISSUS DU STREAMING

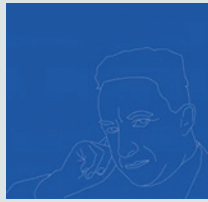
L'outil « Streaming Royalty Calculator » permet d'estimer vos revenus générés par les écoutes sur les plateformes de streaming. Des variations en fonction des types de contrat sont à prendre en compte. Découvrez l'outil : www.streamingroyaltycalculator.com.

MORT D'ITUNES

La fin du service iTunes a été actée par Apple le 3 juin dernier. Silence définitif prévu pour cet automne. Le logiciel, préinstallé dans tous les Mac et aussi téléchargeable dans un pc, sera remplacé par trois nouvelles applications qui simplifient et améliorent la façon dont les usagers Mac découvrent et profitent de leur musique, films, séries et podcasts préférés selon un communiqué de presse de la firme. Vos « achats » passés resteront toutefois disponibles dans l'app Apple.

LA CHAPELLE MUSICALE S'AGRANDIT ENCORE

Une nouvelle extension sous forme de pavillons a été présentée il y a peu à l'occasion notamment des 80 ans de la Chapelle. Sur un terrain de 1,3 hectare, seront donc construits trois pavillons capables d'héberger, chacun, 4 à 8 musiciens en résidence. D'autre part, une grande salle de répétition pouvant accueillir un grand orchestre symphonique ou une production d'opéras devrait également voir le jour. Une véritable mue pour cette institution qui s'était déjà pourvue d'une nouvelle aile en 2015, persévérant ainsi dans sa volonté d'ouverture. Si tout se passe bien et si le financement suit, la Chapelle espère proposer ces nouveaux services en 2021.



PRIX ANDRÉ SOURIS

Le Prix André Souris 2019, créé en 2008 par le Forum des Compositeurs dans le but de soutenir les jeunes talents de notre communauté et conjointement offert par SABAM for Culture, a été cette année attribué ex-æquo à François Couvreur (étudiant en composition au Conservatoire royal de Liège) et Alice Hebborn (qui a étudié le piano et la composition au Conservatoire de Mons/ARTS2).

LES SOLIDARITÉS À DIJON

Le festival s'est exporté avec succès à Dijon (France), avec 20.000 festivaliers selon les organisateurs lors de cette première édition de juin. Les Solidarités proposent un concept différent des autres événements du genre, portés par une mutuelle désireuse d'apporter au public une expérience basée sur l'engagement via les actions concrètes des associations présentes sur les lieux du festival.

ON THE MOVE

Les Ardentes et Esperanzah! bougeront lors des prochaines éditions. Ce sera à Rocourt pour le premier, sur un site tout neuf, un parc urbain prévu pour accueillir 60.000 personnes. Pour rappel, on a également appris que la société Fimalac Entertainment (France) est par ailleurs devenue actionnaire à 49% du festival liégeois. Quant à Esperanzah!, il pourrait quitter l'Abbaye de Floreffe dès 2020, le site et le bâtiment vieillissant et classé seraient fatigués de toutes ces infra-basses et auraient besoin de travaux de rafraîchissement. Affaire (s) à suivre.

NOUVEAU PLAN DE FRÉQUENCE

MiNT et DH Radio disparaîtraient de la grille

Le nouveau plan de fréquences radio a été divulgué et il ne fait pas que des heureux. MiNT et DH Radio passeraient à l'as et un nouveau venu ferait son apparition : en effet la chaîne info LN24 espère lancer également une offre radio en automne, profitant du réseau de DH Radio. On en reparlera très certainement car la décision a été suspendue suite au recours en Conseil d'État de DH Radio/IPM. K.I.F. décroche quant à elle le 97.8 en FM et fait son grand retour pour le plus grand plaisir des fans de musiques urbaines. Elle sera également dispo en DAB+ : nouvelle équipe et nouvelle gestion.

ARTIST@WORK

La plateforme pour les artistes

Cette plateforme a été créée afin d'informer les demandes de « carte artiste » à la Commission artistes. Plus besoin d'envoyer les formulaires à la Commission artistes, il suffit désormais de se connecter au site www.artistatwork.be. Pour rappel, La Commission délivre la carte artiste, le visa artiste et la déclaration d'activité indépendante aux artistes qui en font la demande, après examen de leur dossier. Elle donne également des avis sur les projets de lois ou d'arrêtés qui lui sont soumis. Enfin, elle informe les artistes de leurs droits et obligations en matière de sécurité sociale lorsque la question est liée au statut de travailleur salarié ou de travailleur indépendant.

ÇA BALANCE MUSIQUE CONTEMPORAINE

Résultat de la session 2019

Parmi les 12 propositions qui s'étaient portées candidates, le jury (Claude Ledoux, Daniel Cappelletti, Michel Fourgon, Stijn Boeve, Benoît Mernier, Cédric Hustinx et Robert Coheur avec Jean-Marc Onkelinx pour Médiateur du jury) a choisi *Et sous Mossoul* d'Apolline Jesupret (composition pour voix, flûte, clarinette percussions, violon, violoncelle et piano). On pourra la découvrir le 27 novembre au Théâtre de Liège. Apolline Jesupret a débuté en 2012 ses études de piano au Conservatoire royal de Musique de Mons - ARTS². Très vite, elle s'intéresse à la composition, à l'improvisation et à la théorie musicale et elle entre en 2015 dans la classe de composition de Claude Ledoux.

EUROVISION DES CHŒURS

Oui, ça existe !

10 chorales étaient en lice pour remporter la première place du concours Eurovision des Chœurs. Et ce sont les Danois de Vocal Line qui ont emporté cette édition 2019. La chorale Almakalia représentait la Belgique... mais elle ne s'est malheureusement pas qualifiée pour la finale. La chorale pop avait proposé un « pot-pourri » des plus grands succès pop belges du moment : quelle bonne idée.

MUSIC DECLARES EMERGENCY

État d'urgence climatique

L'industrie musicale britannique a déclaré « l'état d'urgence » climatique. Des dizaines d'artistes britanniques ont ainsi lancé un mouvement en faveur de la cause écologique réclamant que le Royaume-Uni atteigne la neutralité carbone dès 2030. Parmi les membres du mouvement figurent les légendaires studios d'Abbey Road, les maisons de disques Universal Music UK, Sony Music UK, Warner Music UK, le DJ Bonobo ou encore le groupe The Cinematic Orchestra. *Il n'a jamais été aussi important de comprendre la gravité de la crise climatique*, soulignent les signataires dans un communiqué. Et chez nous, on se mobilise ?

ÉNORME

Le coût écologique du streaming

Selon un rapport de « The Shift Project », un groupe de réflexion français, les vidéos en ligne représenteraient près de 1% des émissions de gaz à effet de serre à l'échelle mondiale. La pollution numérique (4% des émissions) viendrait même de dépasser celle de l'avion et le streaming en représenterait ainsi 1%. Les vidéos sont très lourdes en données : 10 heures de vidéos HD contiennent plus de données que tous les articles de Wikipedia en anglais au format texte. D'énormes ressources énergétiques sont ensuite nécessaires pour le transfert des données et le visionnage en streaming. Et si vous lisiez plutôt un livre ce soir ?



ENTRETIEN

Le 77 TRIPLE IMPACT

Avec la sortie de *ULTIM*, second volet des travaux du trio, Le 77 assoit sa notoriété en Belgique et chevauche désormais par-delà les frontières du plat pays qui les a vu émerger.

Entre humour potache et rythmiques funky, les Bruxellois Peet, Morgan et Félé Flingue font souffler un vent de fraîcheur qui décoiffe sur une scène rap noire-jaune-rouge qui n'en finit pas de sortir des surprises corsées de sa grande casquette. Intercepté à son retour de Suisse, le triangle de Laeken retrace le chemin parcouru depuis les premières rimes. Genèse de stylzzz.

NICOLAS CAPART

**e 77, c'est une histoire de copains...
Qui commence quand et avec qui ?**

Peet: Morgan et moi on se connaît depuis 14 ans, à peu de choses près. On était à l'école ensemble et nos chemins ne se sont jamais séparés

jusqu'à aujourd'hui. Puis, il a changé d'école...

Morgan: Quand j'ai rencontré Pierre, j'avais 11-12 ans. Vers 16 ans, je suis parti à Soignies, à l'internat St-Vincent où j'ai rencontré Félix et on est devenus potes. Généralement, quand tu quittes l'école d'un ami, tu perds de vue cet ami. Pas ici. Pierre et moi, on a continué à se voir en dehors, on faisait du skate, on a fait les scouts. Ensuite, on a commencé à faire la fête ensemble et il s'est avéré qu'on s'accordait plutôt bien sur ce terrain (*rires*). Je quitte l'internat un an plus tard mais Félix reste dans ma vie, on s'envoie des messages de temps en temps, on se voit à l'occasion, dans des concerts, des festivals au fil des années...

Vous touchiez un peu à la musique à l'époque ? Vous étiez déjà fans de rap ?

Peet: Après le secondaire, j'ai commencé à rapper. C'était le tout début... Et rapidement, Morgan s'est mis à faire de la musique avec moi.

Morgan: À l'époque, je n'avais jamais fait de prod'. Mais je m'y étais un peu intéressé via un gars avec qui j'étais à l'école et qui s'appelait Elvin Galland, un musicien de jazz. Il m'avait montré quelques logiciels pour faire du son et ça m'avait passionné. Un jour, au local scout, Pierre me fait une démo de ses premiers raps et je suis scotché. Il partait pour six mois au Pérou dans la foulée. Du coup, je lui ai dit : *Quand tu reviens, j'aurais appris à faire des prods ! Et je nous débrouille un mini-studio pour enregistrer...* À son retour, j'avais acheté un SM58, une carte-son, des petites enceintes pourries, de quoi enregistrer des petites maquettes et s'amuser.

Le 77 est un carré équilatéral : vous considérez Rayan, votre manager, comme un vrai membre du groupe. Vous le rencontrez à quel moment ?

P.: On avait déjà un projet qui s'appelait Alma One et donc on a continué à s'investir dans ce groupe. À mon retour, j'avais la vingtaine et je me suis inscrit à l'INRACI (*une école supérieure audiovisuelle bruxelloise - ndlr*), où j'ai fait la connaissance de Rayan, qui aujourd'hui est le manager et le quatrième membre - à part entière - du 77. Morgan s'est aussi inscrit à l'INRACI dans la foulée et rapidement on est devenu très potes avec Rayan. On lui parle de musique, on lui dit qu'on cherche un studio et Rayan nous en installe un dans la cave chez ses parents.

M.: Quand on tendait les bras on touchait les murs, la pièce était hyper étroite, toute en longueur... Mais c'était nickel !

Félé Flingue: Au début, Rayan n'était pas du tout là-dedans. Et soudain, il se retrouve avec trois potes qui se lancent dans la musique... Pendant un an, comme il touchait déjà à la vidéo et au montage, on le considérait comme quelqu'un qui faisait bien plus que la promo. Lui n'avait pas du tout envie de jouer le rôle du papa, surtout avec nous... C'était un job compliqué ! Mais on vivait ensemble et, petit à petit, il a pris cette responsabilité très au sérieux. C'est le seul qui a vraiment fait des sacrifices pour nous... Il fait un super boulot, il est super impliqué et, aujourd'hui, il a vraiment envie de faire carrière dans le management (...). On n'a pas du tout voulu le mettre en avant, juste lui donner sa vraie place au sein du projet.

Pour reprendre le fil de l'histoire, quand est-ce que Félix fait son retour dans vos vies ?

M.: Rayan et moi on quitte l'INRACI après un an et on entame une formation. Le premier jour, j'entre dans la classe et qui je vois assis au premier rang... Félix Zuyten ! Je l'avais recroisé une fois ou deux, notamment en allant voir des concerts de L'Or du Commun (*où Félix œuvrait sous le blaze Félé Flingue - ndlr*) ou lors de FoSCup à l'ULB (*des jams sessions organisées les mardis soirs - ndlr*). L'histoire se poursuit et on se retrouve de plus en plus souvent à faire des tours dans la voiture de Rayan en rapping avec Pierre, Félix et Simeon (*alias Swing, membre de L'Or*

du Commun - ndlr). Je me souviens d'une soirée légendaire commencée à une FoSCup et terminée au Cinquantenaire à enchaîner les rimes et à faire la fête... L'ambiance, elle était haute, elle était forte, elle était belle ! (...) J'avais un petit appart à Uccle à l'époque et Peet, Rayan et Félix étaient toujours fourrés chez moi, on passait le plus clair de notre temps à quatre et des liens très forts s'étaient noués entre nous. Du coup, l'envie de vivre ensemble est née et on a trouvé une maison à Laeken... au numéro 77.

La fameuse collocation, le lieu du crime, là où tout a commencé.

F. F.: À ce moment-là, j'étais encore membre de L'Or du Commun, que j'avais co-fondé jadis. Et Peet bossait toujours sur son projet solo. Mais on avait un studio au 77 et on rappait souvent ensemble. De là est né un morceau, puis deux, puis trois... Assez naturellement, j'ai décidé de quitter L'Or du Commun, mais ça s'est fait dans la bonne entente et sans aucune rancune. Et on a créé un groupe avec Peet et Morgan : Le 77, comme notre adresse. Du côté de Tour&Taxis, dans le quartier Marie-Christine, qui est en train de revivre et qui change de visage tous les mois. Avec une grosse communauté turque et musulmane, un quartier très familial... où il a fallu le temps de s'acclimater.

M.: Au début, on faisait un peu tache. La première année, ça a été un peu rock'n'roll. Pour notre pendaison de crémaillère, il y avait près de 150 personnes. Nos voisins ont un peu ramassé (...) Mais aujourd'hui, ça va, on s'est bien implantés.

Vous avez un manager, 4^e membre du groupe, et aussi un DJ qui rappe/backe, chose plutôt rare dans le monde du hip hop. Mais Morgan n'est pas le seul à signer les instrumentaux...

M.: Je faisais les instrus mais Peet aussi touchait à la production. C'est d'ailleurs lui qui a produit tous ses morceaux solos. Et pas mal de tracks du 77 aussi. Sur *ULTIM*, on s'est partagé le boulot et il y a en plus deux beatmakers extérieurs : deux fois Phasm et une fois Daiko. Pour ce qui est de backer au micro c'est venu tout seul... Je n'ai pas pu me retenir, et les copains ne m'en ont pas empêché. J'adore... À un moment donné, j'ai toujours



© Bernard Brette

besoin de sauter au milieu de Peet et Félix.

F. F. : C'est juste que Morgan a une énergie de dingue! Impossible de la canaliser. Et pas du tout envie d'ailleurs de la calmer. Ça apporte encore un plus au show, on adore ça nous aussi.

Les choses marchent plutôt bien pour Le 77, mais vous avez encore un job à côté ?

F. F. : Peet et Morgan bossent dans l'hôtellerie depuis toujours... En ce moment, ils travaillent tous les deux chez Nona, une pizzeria dans le centre-ville. Moi aussi, j'ai longtemps travaillé dans l'horeca mais depuis peu je travaille plutôt dans le social. J'ai un mi-temps chez PROMO Jeunes, je suis éducateur de rue dans le quartier Anneessens. Je suis là pour faire du constat, écouter les jeunes et leur apporter une voix politique. Pour faire le lien, parce qu'eux ne peuvent pas venir s'exprimer auprès du bourgmestre en cas de problème... Ils ne sont pas pris au sérieux (...) On a souvent craché sur la chose politique mais, avec l'âge, ça nous intéresse de plus en plus. Il y a des choses autour de nous qui nous révoltent, et il y a un système en place, donc le connaître permet d'espérer parfois faire un peu bouger les lignes.

M. : La politique, on n'y comprend pas

grand-chose, c'est un domaine totalement abstrait pour les jeunes. Mais on doit s'y intéresser un minimum sinon les gars feront ce qu'ils veulent... et on ne pourra pas se plaindre. L'incompréhension et le désintérêt de la jeunesse sur ces questions leur confèrent un pouvoir supplémentaire. Nous, on déteste l'injustice, évidemment... Aujourd'hui, avec le 77, on n'a pas de discours politique, mais plutôt un discours humain lié à la politique.

F. F. : En musique, ça apporte un thème, c'est juste une couleur sur laquelle on va coller des notes et des lyrics... Avant tout, il y a un point de vue artistique, ce n'est pas une démarche militante. Mais il nous arrive de dire, de souligner, dénoncer ou manifester notre désaccord. J'appelle ça de la politique brute. Ça sort naturellement.

Comme vos collaborations avec le MC Zwangere Guy, qui font fi des tensions communautaires et démontent la frontière linguistique à Bruxelles.

F. : J'écoutais pas mal Stikstof, je connaissais Zwangere Guy et j'avais très envie de bosser avec eux pour faire un morceau rap en français et en néerlandais. Je ne comprenais pas pourquoi ça n'existait pas, pourquoi personne ne l'avait fait avant, pourquoi la musique était

scindée alors qu'on vivait tous dans la même ville... Je suis allé les voir chez eux, on a commencé par un freestyle qui d'ailleurs est toujours disponible sur Soundcloud (...) Aujourd'hui, on est très fier de notre collaboration. Le "G" nous a fait jouer lors de ses premières parties en Flandre, nous on l'a emmené sur scène avec nous à Paris, à Charleroi... Un Flamand à Charleroi, c'était un pari fou! Mais il a un tel charisme qu'il peut rapper n'importe où, et forcément ça va marcher.

Ça vient d'où Bawlers? Quelle en est la signification ?

P. : On a un peut inventé le terme, ou du moins on l'utilisait déjà quand on s'est aperçu que ça existait aux States. En gros, ça décrit quelqu'un qui est très respecté dans son quartier, qui est souvent entouré de femmes et qui a beaucoup d'argent. Presque un mac' quoi...

F. F. : Pour nous, c'est surtout une personne qui se donne à fond dans ce qu'il fait, qui est créative et vraiment originale... Un gars qui assume son truc quoi qu'il arrive, hors des codes, sans peur des jugements ou du ridicule. Comme un mec qui va venir faire un spectacle de rue en crachant du feu ici au milieu du Parvis de St-Gilles (où cette conversation a lieu - ndr)... Lui c'est un bawler.

M. : Ou le gars qui est fanatique de course à pieds, qui court à 23,8 km/h, qui sort tous les matins et que tu vois passer le regard pointé vers l'avant, *déteer'*, avec son mini-short et ses baskets fluos sans prêter attention aux autres. Ça c'est un bawler! Le bawlerisme c'est une religion quasiment. Accepte, respecte, comprend et aime... C'est la religion de l'empathie. La plus belle des émotions qui existent. Plus tu en as, mieux tu es.

Pour conclure, un confrère vous décrivait comme les enfants illégitimes des Snuls et des Beastie Boys? Ça vous parle ?

F. F. : Exactement mec! On adore les Snuls, je connais bien Frédéric Jannin... Complètement d'accord.

M. : Plus les Snuls que les Beastie Boys. Même si je valide aussi le croisement. Mais il faut ajouter un troisième papa un peu rock'n'roll dans l'affaire... Genre une bonne crasse belge « in-nettoyable » à la Arno! Ou les Gauff' au Suc'!



Le 77
ULTIM

Bawlerz / URBAN [PIAS]

www.facebook.com/zevensept

RENCONTRE RAP

Scylla

SOLEIL LEVANT

Alors que *Pleine Lune*, avec le pianiste Sofiane Pamart, date à peine d'octobre 2018 et est toujours dans l'actu, le Bruxellois se fend en juin dernier d'un nouvel album : *BX Vice*. Mais que se passe-t-il ?

DIDIER STIERS



© Koenig Gerdin

Vous avez passé la cinquième ? Vous aviez de nouveaux morceaux que vous vouliez absolument sortir ?

C'est ça ! J'adore l'expérience avec Sofiane, c'est une vraie interac-

tion et ça m'amène sur d'autres terrains. Mais habituellement, je suis assez solitaire dans ma création. Là, j'ai eu envie de sortir un peu de cette bulle piano-voix et de pratiquer à nouveau sur mon propre terrain. J'ai écrit cet album assez vite : en trois mois, il était bouclé.

BX Vice est un clin d'œil à BX Vibes, votre titre d'il y a dix ans. La suite de l'histoire ?

C'est un autre angle. À l'époque, les maisons de disques françaises m'ont fait des propositions sur la base de mes premières sorties : les freestyles, le clash avec Crown (*beatmaker français au sein des Grim Reaperz - ndlr*) ... Et comme je l'écris dans *BX Vice*, on me dit alors qu'on est prêt à bosser avec moi, que je dois être le prochain Sinik, que les blancs ça vend mais que dans un premier temps, il ne faut pas trop parler de ma nationalité belge parce pour l'identification, ça ne va pas être top. C'est pour ça que j'avais écrit *BX Vibes*, en réaction, car j'aime ma ville et j'en ai fait un porte-drapeau. Ici, on est dans quelque chose de beaucoup plus personnel, et dans un rapport plus nuancé à mon environnement, où j'ai vécu les plus beaux moments tout comme des moments tragiques. Il y a une relation amour-haine avec Bruxelles. Mais où que je sois, c'est toujours dans mon ADN.

Un petit côté biopic ?

Oui. Je n'avais jamais donné de détails personnels dans mes sons. Là, je me suis mis à nu dans mes sentiments, mais dans un but d'universalité.

NVM, extrait du disque, a été clippé dans les rues de Tokyo. En quoi le Japon vous inspire-t-il ?

Mon père, avec qui je n'ai pas beaucoup vécu, était maître d'arts martiaux. J'ai toujours eu cette passion mais je n'ai pas pu l'assouvir à l'époque parce que ma mère n'en avait pas les moyens. Tout ce que j'ai pu faire, c'est du ping-pong ! Je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours éprouvé une grande curiosité pour le Japon. Je m'intéresse à la spiritualité, toutes traditions confondues, l'Extrême-Orient est super inspirant, j'aime les mangas... Ça faisait longtemps que j'avais envie d'y aller. La pochette traduit aussi bien le Japon que le disque lui-même. Ce mélange entre modernité, avec le Tokyo nocturne, et la tradition, avec la question de l'identité profonde dont traite *Hollywood*. Le mélange entre poésie et quelque chose de martial, qu'on retrouve dans le rap : on y fait parfois presque une démonstration, mais avec quand même de la poésie et de la finesse.

Le 15 avril 2020, vous serez à l'Olympia avec Sofiane Pamart. Pour quelqu'un qui a grandi en partie avec la chanson française classique, c'est flippant ?

Je suis déjà monté sur la scène de l'Olympia, pour un plateau proposé par une asso-

avec Souchon, Voulzy, Kery James... Dans les loges, j'ai vu la photo de Brel, qui est ma référence ultime, intouchable, même si je n'aime pas tout son répertoire : ça tue ! Sinon, ça me met moins la pression, c'est plutôt excitant. Évidemment, on a envie de la remplir, bien sûr... Mais c'est incroyable, c'est un rêve de gosse !

C'est confortable d'être plutôt à part, entre deux générations de rappers ?

On est un peu dans l'ère du turn up (« l'éclate totale » - *ndlr*) et ce n'est pas vraiment mon délire. Finalement, j'ai toujours eu une sorte de rap à part et peut-être plus encore aujourd'hui. Mais je ne me pose pas trop la question. J'ai envie d'écrire. J'aime écrire, j'aime créer. Et j'en ai marre de me fermer des portes. Je me suis amusé sur *BX Vice*, j'ai envoyé, ça m'a fait du bien, et je crois que ça se ressent. On est moins dans le côté sombre d'*Abysses* (*sorti en 2013 - ndlr*), plus dans un truc libéré. C'est important aussi de témoigner de toutes les facettes d'un être humain, des différents moments de sa vie. Ça témoigne d'une quête, d'une évolution personnelle.



Scylla
BX Vice
Abyssal / URBAN [PIAS]

www.scyllaofficiel.be

RENCONTRE CHANSON

Dalton 'Telegramme

LA GRANDE ÉVASION

Oubliez les clichés. Les refrains folk qui sentent le cow-boy, le banjo et les cavalcades évoquant les espaces du wild wild west, c'est du passé pour Dalton Telegramme. Avec son deuxième album *Victoria*, la formation liégeoise s'épanouit dans une chanson française de qualité et des arrangements ciselés. Davantage ancré dans la réalité, plus ambitieux et aussi plus féminin depuis l'arrivée de l'ex Faon Faon Fanny Van Hammée, Dalton Telegramme se métamorphose dans de nouveaux espaces sonores raffinés. Un changement de cap réussi qui méritait les explications du chanteur Quentin Maquet et du guitariste Rémi Rostaert.

LUC LORFÈVRE



© Wronique Malmendier

Dalton Telegramme a donné plus d'une centaine de concerts après la sortie de l'album *Sous la fourrure* paru en janvier 2016. Dans quel état d'esprit êtes-vous ressorti de ce périple ?

Quentin Maquet : *Sous la fourrure* et la longue tournée qui a suivi symbolisent l'accomplissement de tout ce que nous avons vécu depuis la formation de Dalton Telegramme en 2009 : le coup de foudre pour la scène bluegrass/folk, notre première rencontre avec le public québécois qui va nous adopter, mais aussi des dates inespérées en Suisse, en Pologne ou en Roumanie. En Belgique, on com-

mence l'aventure dans des bars et nous la terminons sur les grandes scènes des festivals. En bout de tournée, le bilan est bien sûr impressionnant, voire inespéré. Mais il y a aussi l'envie unanime d'affirmer d'autres influences musicales qui nous sont chères. Dalton Telegramme évoluait jusqu'alors dans des sonorités roots très *americana*. Sans rien renier, on s'est rendu compte que la formule bluegrass, banjo et contrebasse était devenue plus un frein pour le groupe qu'un cadre. Et dès les premières sessions de travail pour *Victoria*, nous nous en sommes éloignés.

Rémi Rostaert : Nous n'aurions pas pu aller plus loin dans cette démarche entreprise avec

Sous la fourrure, sous peine de se répéter et de se lasser. Nous avions tous envie de nouvelles sonorités. Ce n'était pas une volonté de notre part ou quelque chose d'inscrit dans un cahier des charges. C'était un processus naturel.

Victoria, c'est à la fois le titre de l'album et celui de la chanson qui l'ouvre. Mais c'est aussi un prénom féminin et ça veut aussi dire Victoire. Ce mot résume-t-il parfaitement la nouvelle dynamique qui anime Dalton Telegramme ?

Q.M. : Oui, ce terme coulait de source car il englobait beaucoup de choses. *Sous la fourrure* était un disque charnel, bestial. On l'a enregistré dans une cabane dans les Ardennes en mangeant plein de viande (rires). *Victoria*, l'album, est plus sophistiqué, plus féminin aussi, et pas seulement parce que Fanny du groupe Faon Faon nous a rejoints. C'est un titre d'album qui affiche aussi clairement nos ambitions. On ne s'est pas mis de limites avec cet album et nous allons de l'avant.

Un pied dans la folk americana, un autre dans la chanson française à texte: Dalton Telegramme n'a jamais fait partie d'une famille musicale en Fédération Wallonie-Bruxelles ? C'est un avantage ou un inconvénient ?

Q.M. : C'est une réalité mais on ne se pose pas la question du positionnement. Dalton Telegramme est un groupe de rock à la base. Nos liens très forts avec le Québec nous ont rapprochés de la scène folk qui explose là-bas. Avec *Victoria*, nous rappelons que nous sommes très friands de bonne chanson française. Au sein du groupe, des artistes comme Albin de la Simone et Bertrand Belin font l'unanimité. On écoute aussi beaucoup Juliette Armanet ou Voyou.

Comment Fanny, chanteuse et claviériste de Faon Faon a-t-elle intégré votre projet ?

R.R. : *Victoria* a été enregistré à La Frette, dans la banlieue parisienne (*studio implanté dans un ancien manoir où sont aussi passés Girls In Hawaii, Saule, Dan San, - ndlr*). Yann Arnaud, le producteur/ingénieur du son de La Frette nous a suggéré d'ajouter quelques chœurs féminins. J'avais accompagné Faon Faon comme guitariste. On connaît bien Fanny. Elle est venue à Liège enregistrer ses voix. Comme ça se passait super bien, on lui a demandé de jouer aussi des claviers et elle a intégré Dalton Telegramme de manière on ne peut plus naturelle.

Nouvelle membre, enregistrement en France, présence d'un quatuor à cordes et de plusieurs invités comme Juliette du groupe Rive ou Maxime Lhussier de Pale Grey/Dan San. Dalton Telegramme a-t-il cassé sa tirelire pour se donner les moyens de ses ambitions ?

Q.M. : Au final, *Victoria* n'a pas coûté plus cher que *Sous la fourrure*. Nous ne sommes restés que cinq jours à la Frette. On a toujours gardé l'esprit home studio, «débrouillardise» et artisanal des débuts. À force de tourner, de donner des cartes blanches, de participer à des ateliers d'écriture, nous avons rencontré des tas de musiciens à Liège ou en Fédération Wallonie-Bruxelles. Olivier Cox, notre batteur, joue aussi avec Dan San dans lequel Maxime Lhussier tient la basse. En fait, sans faire partie d'une famille, nous avons l'impression d'évoluer dans un milieu très sain où les musiciens se parlent et s'entraident. Quand tu creuses un peu, tu peux toujours trouver des connections entre les différents projets musicaux belges.

Le clip illustrant *Sparadrap*, premier single de *Victoria*, casse complètement toutes les idées préconçues qu'on avait sur Dalton Telegramme. Comment est-il né ?

Q.M. : À l'époque de notre premier album, nous avons finalement pris la décision de scénariser nous-mêmes nos vidéos car tous les réalisateurs que nous contactions venaient avec la même idée : celle du groupe qui joue avec des chapeaux de cow-boy autour d'un feu de camp et dans un décor de bottes de foin. Bref, tous les clichés qui tournent autour du style bluegrass/folk. Pour *Sparadrap*, on a donné carte blanche à un duo de jeunes réalisateurs : Louan Kampenaers et Romain Habousha. Quand j'ai écrit le texte de *Sparadrap*, je pensais clairement au sentiment de douleur que l'on peut ressentir lorsque sa compagne ou son compagnon n'est plus là. J'avais en tête un couple âgé et l'idée de la mort. Louan et Romain ont amené la chanson dans une histoire de triangle amoureux avec deux hommes qui fantasment sur une relation masculine. C'est tourné en milieu urbain et dans le monde de la boxe amateur. Lorsque Louan et Romain nous ont proposé d'apparaître dans le clip, on a refusé. Ce n'était pas nécessaire. Stratégiquement, c'était peut-être judicieux de montrer le groupe et de choisir comme premier single une chanson qui fasse davantage le pont entre nos deux albums. Mais on s'est dit : on adore *Sparadrap*, on adore ce court métrage, ils représentent parfaitement ce que nous voulons exprimer dans *Victoria*, alors on fonce.

Dalton Telegramme
Victoria
Art-i



www.facebook.com/daltontelegramme

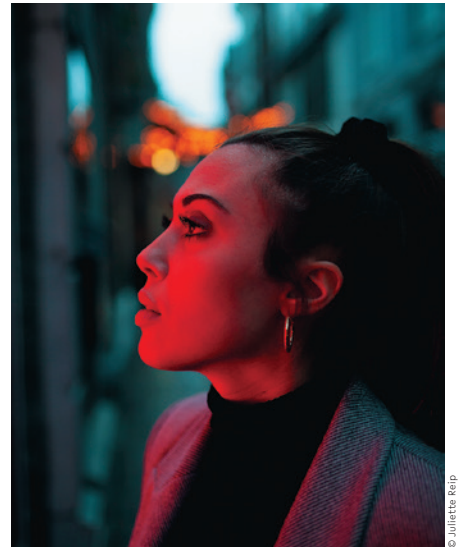
RENCONTRE R&B

Tanaë

UNE VOIX ET UNE VISION

Sans brûler les étapes mais sans jamais s'égarer non plus, la chanteuse liégeoise à la voix soul venue d'ailleurs a imposé en deux ans un projet artistique qui ne demande qu'à s'exporter.

LUC LORFÈVRE



© Juliette Reip

Quels souvenirs gardez-vous de votre tout premier concert ?

C'était en 2017, au bar le Celtic, boulevard d'Avroy, à Liège. C'est la première fois que je voyais un micro de ma vie... Poussée par ma mère et mon entourage familial, j'avais posté quelques vidéos de « covers » sur les réseaux sociaux. Comme elles fonctionnaient bien, nous avons organisé un concert. Très honnêtement, je ne m'attendais pas à ce que des gens se déplacent physiquement pour me voir en live dans un club avec un répertoire de reprises. C'est ce soir-là, que j'ai eu le déclic. Je me suis rendue compte que ça me plaisait d'être sur scène. Avant ce concert au Celtic, je n'avais jamais dit : *Plus tard, je veux être chanteuse.*

Paru en mai dernier, votre premier album *Talking To Myself* compte huit chansons. C'est plus qu'un EP mais en dessous de la norme pour un album.

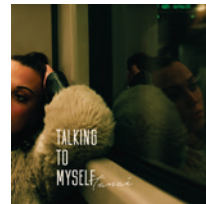
Le but n'était pas de faire du remplissage. Après les premiers concerts et mon EP *Introspection*, j'ai pris confiance et la vision de mon projet artistique s'est peu à peu affinée. Je n'avais pas envie d'une pop légère, poétique et douce car ça ne me ressemble pas du tout. Pour mon premier album, je souhaitais imposer un côté R&B plus dark et plus mystérieux, avec des chansons personnelles, des sonorités variées, des incursions dans la soul ou le blues. Avec mon manager, producteur et compositeur Manu Freson, nous avons huit morceaux bien travaillés qui réunissaient ces critères sans pour autant se ressembler. Ce sont ceux qui figurent sur *Talking To Myself*.

Vous avez été contactée par *The Voice Belgium* pour participer aux présélections de l'émission. Pourquoi avoir refusé ?

Je n'ai rien contre ces émissions qui ont le mérite d'offrir une belle visibilité aux artistes débutants. Mais j'avais envie de créer mon projet sans me laisser influencer et sans devoir coller à un certain moule. Je préférerais suivre un parcours plus classique sans brûler les étapes plutôt que d'être exposée au grand public sans avoir fait mes preuves. Je ne suis qu'au début de mon parcours. Mais au moins, je sais que si les gens y adhèrent, c'est à moi, à mes chansons et à mes concerts que je le dois.

Vous suivez vos statistiques sur Spotify et sur les réseaux sociaux ?

Mon manager est plus au courant que moi. Pour moi, le concret, ça reste les concerts. Aux Ardentes, en juillet dernier, j'étais programmée dans une toute grosse affiche urbaine. Quand tu vois le public, qui a pourtant l'embarras du choix, se déplacer vers la scène où tu joues, ça fait chaud au cœur. Les réseaux sociaux, c'est important, mais avoir des gens qui chantent et dansent devant toi, c'est encore mieux. Quant à Spotify, c'est génial car l'outil permet de savoir où ça bouge et nous pouvons réagir de manière plus ciblée. Mes chansons tournent pas mal en Turquie, j'ai été signée sur un label en Corée du Sud. Au Mexique, c'est le programmeur de la troisième plus importante radio qui, après avoir craqué sur une de mes vidéos, me diffuse en *prime*. C'est inespéré.



Tanaë
Talking to Myself
G-Major Records

www.facebook.com/TanaeOfficiel

RENCONTRE
MUSIQUES URBAINES

Ana Diaz

À LA POURSUITE D'ANA

Depuis quelques mois un doux vent du sud souffle sur la pop noire-jaune-rouge. Son nom : Ana Diaz. Petit soleil bruxellois de 27 ans aux racines hispaniques. Mélange épicé d'ingrédients électros, d'ambiances rap et d'amour jazzy et d'univers nu-soul.

NICOLAS CAPART



Ana Diaz c'est un nom qui fleure le soleil. Quelle en est l'origine ? J'ai des origines espagnoles mais je suis née ici. Ce sont mes grands-parents qui ont immigré à l'époque. Mes parents sont nés en Belgique et s'y sont rencontrés.

La musique, c'est un truc de famille ?

J'ai commencé par la musique espagnole traditionnelle avec mes cousines et mes tantes à la maison. Des chants portés uniquement sur la voix, sans instrument. Des chansons originaires de la Galice, au-dessus du Portugal dans le nord-ouest de l'Espagne. Je précise car les gens songent naturellement au flamenco, mais ça n'a rien à voir. Même si j'adore le flamenco... Mais il ne faisait pas partie de notre culture familiale. Un jour, peut être, je tenterai d'écrire en espagnol, mais pas pour l'instant.

Comment décririez-vous votre jardin musical ? Qui peut-on y croiser ?

Plus tard, je me suis initiée à d'autres genres, comme le jazz. Les artistes que j'admire le plus sont Norah Jones, Etta James, Nina Simone... Ou des chanteuses de flamenco comme Concha Buika. Je suis très fan de Luz Casal aussi. Elles ont bercé ma petite enfance, je connais leurs chansons par cœur (...) J'ai toujours adoré la drum'n'bass, même si ça n'a rien à voir... Aujourd'hui, j'aime beaucoup le hip hop également. Certains de mes morceaux s'en ressentent, mais je ne voudrais pas qu'on m'enferme dans un style. Mes inspirations sont multiples.

Si ça n'avait pas été la musique, vous aviez un plan B ?

Pas du tout ! J'ai étudié la musicologie à l'école dès le secondaire. Puis, j'ai commencé des études, mais je n'étais vraiment pas faite pour ça, alors j'ai vite arrêté. J'ai commencé à travailler, à bosser dans des bars, à rencontrer des gens qui baignaient dans la musique... et les choses s'enchaînent maintenant.

Certains visages connus à l'horizon belge font partie de votre famille musicale.

J'ai rencontré Morgan - producteur attiré et 3^e roue du carrosse Le 77 - il y a six ans, avant même qu'il ne fasse de la musique avec Le 77. Nous nous sommes recroisés quelques années plus tard, c'était les débuts du groupe. De mon côté, je commençais à faire de la musique sur des prods. Avant, je ne chantais que sur des mélodies de guitare, mais en chemin j'avais fait la connaissance de plusieurs beatmakers, c'était tout nouveau pour moi... Retrouver Morgan à ce moment-là, c'était le timing parfait, et on s'est mis à bosser en tandem. Nous sommes devenus amis et j'ai rencontré les autres membres du 77 dans la maison qu'ils partagent à Laeken. J'y ai rencontré Blu Samu aussi, dont j'aime beaucoup le son et avec qui j'ai pas mal d'atomes crochus.

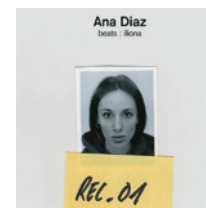
Aujourd'hui vous êtes à la barre d'une équipe de filles, avec une certaine Iliana à la production.

Elle travaillait avec le même studio que moi, L'Œil Écoute Laboratoire, on s'est rencontrées là-bas il y a un an. Elle n'a que 19 ans. À l'époque, elle commençait tout juste à faire des prods avec le logiciel Logic, de ma-

nière autodidacte. Elle aimait mon son et elle a rapidement proposé de me faire des instrus... Elle n'était pas sûre d'elle mais j'ai adoré ce qu'elle m'a proposé. Franchement, Iliana est super forte. J'ai rencontré pas mal de beatmakers et tous sont d'accord pour dire qu'elle est douée. Et elle progresse hyper vite. Elle chante aussi, elle a une belle voix... donc, en plus d'être DJ, elle assure les backs sur scène avec moi.

Le 18 août sortait REC.02, second volet de vos travaux musicaux.

C'était le nom des maquettes. On en parlait toujours en ces termes : *Quand est-ce qu'on se voit pour REC ?*, *Tu as pu avancer sur le REC ?*... Ça sonnait bien et c'est resté. Comme le projet a été divisé en trois parties, on a fait REC.01, REC.02 et bientôt REC.final. Le premier volet est sorti en juillet et comprenait deux titres, *Allô* et *Raf*. Idem pour le second le 18 août, avec *Mon Amour* et *BX*. Dans le chapitre final, on retrouvera les morceaux déjà sortis et quatre inédits. Le Beurschouwborg nous accueillera pour un concert-release à l'occasion de sa sortie le 18 septembre.



Ana Diaz
REC.01 - 02 - final
OEL Record

www.facebook.com/pg/iamdiazana

RENCONTRE ELECTRO WORLD

Ozferti

DÉMASQUÉ

L'électro dans la peau, l'Éthiopie dans le cœur, Ozferti déambule dans la nuit avec son masque sur la tête. Planqué sous les traits de ce personnage fictif, l'illustrateur Florian Doucet s'offre un grand trip dans la Corne de l'Afrique. De retour au pays de la frite, il déballe le lumineux *Solarius Gamma*, premier album exotique et dansant, garanti sans autobronzant.

NICOLAS ALSTEEN

qui joue régulièrement avec Mulatu Astatke – sont de la partie, tout comme Etanesh Wassié, diva d'Addis-Abeba, dont le chant sublime les beats hallucinants du morceau *Oshi Oshi*. Sur le titre *Adouma*, c'est carrément une chorale qui s'invite sur le dancefloor.

Derrière ce rêve éveillé se cache pourtant une autre réalité. *Je m'attendais à voir des choses très dures*, affirme Florian Doucet. *J'y ai eu droit. La misère est là, partout. Le pays est l'un des plus touchés par la sécheresse qui sévit dans la Corne de l'Afrique. À côté de ça, les gens sont d'une générosité indescriptible: personne ne m'a claqué la porte au nez. Bien que je ne sois pas parti avec l'idée d'enregistrer un album sans payer personne... J'ai impliqué et rétribué tous mes collaborateurs. Aujourd'hui, je considère l'Éthiopie comme ma deuxième maison. Si tout va bien, j'y retourne l'an prochain.* Après un coup d'essai du calibre de *Solarius Gamma*, c'est tout ce qu'on souhaite à Ozferti.

Ozferti
Solarius Gamma
Autoproduction

www.facebook.com/OZFERTI



© S. S. S.

Arrivé à Bruxelles pour assister au Bug de l'an 2000, Florian Doucet n'a rien vu. Si aucun ordinateur n'est reparti de zéro, le Breton a, lui, changé de vie en s'installant en Belgique.

Inscrit en illustration à l'Académie royale des Beaux-Arts, l'étudiant envisage de mettre à profit ses connaissances musicales. C'est qu'il maîtrise la clarinette, le saxophone et la guitare. Dès son premier tour dans les rues du centre-ville, il cherche donc à se connecter à la scène locale. Sur une route pavée de reggae, de soul et d'un revêtement funky, il croise les musiciens de Family Jammin'. Le groupe se cherche une voix. Florian Doucet tente sa chance. Posé derrière le micro, il fait le job sans rasta, mais avec un chant 100 % ragga.

Diplôme d'illustrateur en poche, le dessinateur taille ensuite ses crayons sans trouver l'inspiration. En attendant, il accumule les jobs alimentaires. Serveur dans un bar, puis roadie à Forest National, il transporte les amplis des Foo Fighters et les décors de M. Pokora. Ce qui, somme toute, n'a aucun lien avec son investissement aux côtés de La Chiva Gantiva. Après neuf ans de collaboration, l'enregistrement de deux albums pour le compte du label Crammed Discs et plusieurs tournées marathon autour du globe, le clarinetiste tourne le dos au folklore caribéen, à la cumbia et au rock déjanté du groupe bruxellois. *J'avais besoin de me ressourcer*, dit-il. De nature curieuse, il

trouve son bonheur à l'écoute des compilations Éthiopiennes, une série de disques dédiés aux musiques éthiopiennes et érythréennes. *Six mois après mon départ de La Chiva, j'ai remixé des sons piochés sur ces compilations*, retrace-t-il. *Je voulais coupler cette pratique à ma passion pour le dessin. Il fallait que je trouve un terrain d'entente entre mes deux domaines d'expression.* C'est le point de départ d'Ozferti, personnage imaginé pour servir la musique de Florian Doucet. Planqué sous le masque de son super héros, l'artiste s'équipe d'une guitare électrique et d'un redoutable appareillage électronique.

BARDES ET DIVA

En mars 2019, Ozferti fourre ses fantasmes éthiopiens dans un sac-à-dos et se procure un billet d'avion pour Addis-Abeba. *Je ne pouvais plus me satisfaire d'inspirations approximatives. Je me devais d'y aller pour comprendre cette musique et me confronter à ses réalités.* Accompagné d'un ingénieur du son et d'un interprète, Florian Doucet balise les étapes de son expédition. *Mais, une fois là-bas, il a fallu improviser. Le rythme africain est totalement différent du nôtre. Je me suis donc adapté. Je voulais prendre le temps de rencontrer les gens et d'enregistrer des morceaux avec eux.* Sur place, Ozferti fait la connaissance de plusieurs Azmaris, les bardes éthiopiens qui, archet à la main, frotte la seule corde de leur instrument traditionnel. Endris Hassen – qui accompagne parfois The Ex – et Haddis Alemayehu –

RENCONTRE JAZZ FUSION

De très bons concerts parmi lesquels un à l'affiche de la Fête de la Musique, trois EP dont le dernier date de juillet et... on n'avait encore jamais vraiment parlé dans ces pages de ces garçons aussi doués qu'ouverts à de multiples influences. Dingue !

DIDIER STIERS

Ne pas encore avoir évoqué Commander Spoon jusqu'à aujourd'hui est une erreur en soi. En même temps, c'est normal et aussi un peu de leur faute : même si les uns et les autres disposent de CV individuels déjà bien remplis, voilà en effet un an à peine que ces quatre-là œuvrent ensemble.

Pierre Spataro (sax, clarinette et qui a étudié avec Steve Houben) a ainsi fondé Rue des Pêcheries et Oyster Node (où l'on retrouve Julie Rens de Juicy), a travaillé avec des rappeurs et a aussi été actif sur la scène electro (Skiv Trio, Bishop Dust...). Samy Wallens (batterie), qu'on retrouve dans Oyster Node avec le précédent, c'est entre autres choses dix ans de perfectionnement de percus africaines sous la houlette de Mamady Keita et on lui doit également le plateau rap Niveau 4. Quant au Montois Florent Jeunieux (guitare), il a notamment joué avec La Chiva Gantiva et Murmures, tandis que le brésilien Fil Caporali (contrebasse) figure sur une liste de collaborations longue comme l'Amazone. Deux semaines après le lancement de Commander Spoon, ils se retrouvaient en studio pour enregistrer leur premier EP.

On voulait aussi commencer par faire des disques, raconte Pierre Spataro. *C'était une volonté d'être dans le présent, dans l'immédiateté. On sort des trucs, quoi !* Pour Samy Wallens, c'est aussi le fruit de leurs expériences précédentes : *Après avoir joué avec beaucoup de monde, on a voulu exister tout de suite. On ne voulait pas d'un groupe qui aille dans plein de cafés et doive répondre à cette éternelle question : Où est-ce qu'on peut vous écouter ? On voulait faire la démarche inverse : d'abord enregistrer un disque, le sortir et après, dire qu'on existe, que si on veut nous écouter, il y a ceci et cela sur Internet.*

Commander Spoon

SERVICE TROIS ÉTOILES



Trois EP en un an : c'est le but avoué dès le départ. Qui plus est, liés par les titres – *Introducing*, puis *Declining* et enfin *Facing* – autant que par l'iconographie, laissée aux bons soins du peintre et graphic designer Benjamin Hendlisz. *On voulait apprendre et évoluer en faisant de la musique*, commente Samy Wallens, *plutôt qu'en passant du temps dans un local de répétition, à attendre d'être prêts pour aller jouer. On apprend en faisant des concerts, des disques, en enregistrant, en sortant de la matière et créant le truc pour de vrai. Ça fait un bien fou parce qu'on voit les choses avancer.*

Ces EP, qui traduisent aussi l'évolution du groupe en un an, ces concerts au cours desquels les morceaux ne sont d'ailleurs plus joués de la même manière, l'éclectisme des quatre garçons, tout ça arrive dans une actu qu'on dirait bien plus friande de jazz qu'auparavant. C'est un public plus large qui s'y intéresse, des labels qui le mettent mieux en avant, des endroits inédits où il a désormais droit de cité, comme Dour par exemple. Pierre Spataro voit dans la fameuse compile de Gilles Peterson, *We Out Here!* (sortie en février 2018 sur son label Brownswood Records) un jalon de cette bonne santé de la scène.

La musique a évolué aussi, complète son comparse. J'ai l'impression que pas mal de musiciens sont dans une démarche un peu plus populaire.

Ils font de la musique peut-être plus – je n'aime pas ce mot – accessible. C'est beaucoup plus influencé par le hip hop et plein d'autres choses, qui font bouger la tête plutôt que rester assis à écouter sagement. Je commence aussi à sentir que les gens remarquent qu'ils ne voient plus de musiciens sur scène. C'est hallucinant : tu vas aux Ardentes, à Dour, tu vois 15 concerts et tu te rends compte que tu as vu deux musiciens sur la journée ! Là, c'est un peu la première année où j'ai l'impression d'entendre les gens se faire la réflexion deux-mêmes. Je pense que ce n'est qu'un début... Et ça devrait s'amplifier ? De plus en plus d'artistes, même dans d'autres styles, vont peut-être aussi sentir ce besoin d'avoir un truc vivant derrière eux sur scène, et moins d'Ableton, de dj's...



Commander Spoon
Facing (EP)
Autoproduction

www.facebook.com/commanderspoon

RENCONTRE JAZZ FUSION

Echt!

RETOUR AU VRAI

S'inspirant des concepts de la musique électronique et de ses effets de production, Echt! tente de boucler la boucle entre musique électro et musique instrumentale - au sens premier du terme. Le groupe reproduit ainsi, avec des instruments, ces loops et effets particuliers dans un mélange jazz-groove-électro-trip-hop surprenant et excitant.

JACQUES PROUVOST



Bruelles, un soir de 2016 au regretté Bravo (lieu qui a fait les belles nuits du jazz et des musiques improvisées), le guitariste Florent Jeunieaux et le batteur Martin Méreau font la jam. On essayait de rejouer des musiques qu'on aimait bien et pas nécessairement du jazz, nous confie Florent. On mélangeait vraiment tous les styles. On partait parfois dans le psyché ou le rock progressif. On essayait aussi de copier, entre guillemets, la musique qui n'était pas instrumentale à la base, comme le hip hop ou la musique électronique, en essayant de la jouer avec nos instruments habituels.

Ce soir-là, le pianiste français Dorian Dumont qui passait par-là, sent quelques influences communes et Federico Pecoraro, fraîchement débarqué d'Italie y trouve, lui aussi, quelques atomes crochus. Il n'en faut pas plus pour que les quatre amis, qui se sont aussi croisés au conservatoire jazz de Bruxelles (flamand et francophone), venus de tous horizons musicaux (pop, rock, reggae, classique ou jazz) et géographiques (Italie, France ou... Mons), se lancent dans l'aventure.

Human sampling live band

Les musiques qui les intriguent, outre le jazz, vont de l'électro d'Aphex Twin et Deantoni Parks, au rap de Jonwayne, en passant par les sets de DJ's plutôt underground. Les DJ's prennent des disques, les transforment et en font leurs musiques. Nous, on prend le résultat des DJ's et on le rejoue en «vrai», explique Dorian. On essaie de retrouver avec nos instruments les effets de compresseur Sidechain, par exemple,

comme dans la musique électronique pour atténuer les attaques ou les contrôler, poursuit Florent. J'ai essayé de faire ça avec une pédale de volume d'abord, puis j'ai trouvé d'autres subterfuges. Chacun utilise alors son bagage de jazzman et d'instrumentiste pour s'amuser avec les sons. C'est, pour les quatre musiciens, une nouvelle façon de réfléchir la musique. C'est du jazz dans l'arrangement et l'esprit, mais ça ne sonne pas jazz, expliquent-ils. On improvise avec les effets plutôt qu'avec les phrases, avec des riffs plutôt qu'avec des solos. On joue à quatre ce qu'un type fait seul avec un ordi. Il a donc fallu apprendre un nouveau vocabulaire pour pouvoir rebondir et se répondre. C'est un peu comme en jazz où l'on relève un musicien pour comprendre les lignes mélodiques et la couleur, mais ici on relève les effets. Comme en jazz, on «bouffe» toute l'histoire pour trouver son style, ici on bouffe les effets pour trouver les nôtres. Echt! travaille donc sur des «reprises» empruntées à quelques DJ's, mais se lance aussi, et de plus en plus, dans des compositions personnelles. On a mis du temps à trouver la formule pour travailler ensemble. On savait où on voulait aller, mais ce n'était pas toujours évident à concrétiser. Quand tu arrives avec une idée et que tu veux un son électronique spécifique, parfois presque impossible à reproduire, cela peut changer la couleur musicale et donc toute la compo.

Circuit alternatif

L'AB, le Bonnefooi, l'Atelier 210 ou Couleur Café, le circuit est bien différent des clubs de jazz. On s'est retrouvé sur scène avec Commander Spoon et Niveau 4, par exemple, qui représentent la scène émergente des rappeurs.

C'est génial car on revendique une culture et des influences communes. Mais on ne veut surtout pas faire les jazzmen qui jouent du hip hop. On veut faire un truc nouveau et s'approprier un son personnel. Le challenge, on l'aura compris, est de pouvoir jouer tout cela en «vrai». Le nom du groupe prend dès lors tout son sens: Echt!. C'est assez «brusseleir» et ça veut dire vrai, original. Cela nous amusait, nous qui n'étions pas de Bruxelles, de nous approprier ce terme. Bruxelles est très métissé et il y a un brassage culturel qui nous correspond vraiment bien.

Quant à l'album, si l'on peut l'appeler comme cela, le groupe ne sait pas encore tout à fait la forme qu'il aura. Streaming? Objet physique? Vinyle? Fichier? Plateforme? Ce sera un EP de 15 minutes et 8 morceaux, normalement. On voudrait le faire à la manière d'un DJ set où tout s'enchaîne. Alors, on peaufine les transitions.

En attendant, scrutez l'agenda des concerts car Echt! c'est surtout en vrai qu'il faut le vivre.

.....
www.facebook.com/echtband
www.soundcloud.com/echtband

RENCONTRE / WORLD FUSION

Azmari

UN AUTRE MONDE

Installés au cœur de la capitale européenne, les six musiciens d'Azmari brassent les cultures du monde dans un disque captivant.

Éthio-jazz, soul-funk, afro-beat et folklore psychédélique, directement importés du Bosphore, alimentent le grand trip instrumental d'un groupe favorable aux migrations en tout genre.

NICOLAS ALSTEEN



Des confettis, un brasero, des parols et quelques guirlandes lumineuses défilent sur le trottoir. Le tout est chargé dans un camion. Direction ? La fête la plus proche. Face au va-et-vient de cette entreprise spécialisée dans la location de matos pour événements festifs, un immeuble sert de repaire à d'autres experts de la teuf. Réunis sous le nom d'Azmari, six musiciens se rassemblent à Ixelles, dans une cave transformée en local de répétition. Cet endroit est étroit, admet Jojo Demeijer, percussionniste et locataire des lieux. Comme nous jouons les uns sur les autres, nous sommes dans un dialogue permanent. On se parle, on s'écoute. Un morceau d'Azmari correspond toujours à la somme de nos idées. Né d'une passion pour l'éthio-jazz et les mélopées qui tournent autour de la figure du vibraphoniste Mulatu Astatke, le projet s'établit, dès 2015, sous le nom d'Azmari. Référence directe à l'Éthiopie, le mot désigne les musiciens qui parcourent les rues en chantant sur des airs de masenqo, instrument traditionnel joué avec un archet.

Passionnés, les gars d'Azmari n'ont pourtant jamais mis un pied en Éthiopie. Pour nous, ce pays reste un rêve accessible, précise le batteur Arthur Ancion. Quand une région du monde nous intrigue, nous mettons tout en œuvre pour y aller. Nous organisons les tournées nous-mêmes. On part du principe qu'il suffit de dégoter des billets d'avion à bon prix et de trouver quelques dates de concert sur place. Même si ces trips d'aventuriers se jouent souvent à perte, Azmari tire profit de ses pérégrinations. Humainement et musicalement, ces voyages nous apportent énormément...

TURKISH DELIGHT

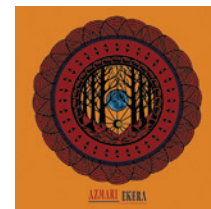
Ainsi, au printemps 2017, fidèle à ses bonnes intentions, la formation bricole une tournée en Turquie. Nous sommes partis avec trois dates planifiées dans notre agenda. Le premier soir, nous avons joué dans un café. Le lendemain, des gens du coin sont venus nous trouver avec trois propositions supplémentaires. Finalement, nous sommes restés sur place pendant dix jours. Hébergé chez des musiciens stambouliotes, le groupe bruxellois se frotte à de nouvelles sonorités. Les mecs étaient à fond dans le rock psychédélique. Ils tenaient absolument à nous faire écouter le meilleur de la culture locale : les disques de Selda, Erkin Koray ou Okay Temiz. Ce voyage va marquer les esprits et modifier l'ADN d'Azmari. De retour à Bruxelles, les musiciens enrichissent leur répertoire avec quelques souvenirs ramenés de Turquie. Entre une longue flûte appelée kaval et un luth connu sous le nom de saz, les cuivres d'Azmari s'exposent aux doux parfums du rock anatolien.

À la tête de solides compositions, la troupe envisage d'enregistrer son premier disque. Mais pour transformer l'essai, il faut des thunes. Azmari s'essaie alors au jeu du financement participatif. Objectif : sauter la barre des 7.000 euros. Au total, ce sont 166 gentils donateurs qui vont mettre la main au portefeuille avec, à la clé, d'étranges retours sur investissement : bières, autocollants, jus de pomme, expédition sur un radeau ou écoute inédite des morceaux dans une yourte viennent compléter les précommandes des vinyles et CD.

En quelques jours de studio, Azmari rassemble ses (bons) goûts autour de six morceaux instrumentaux. Cette formule instrumentale nous convient, précise Arthur Ancion.

Notre langage est mélodique. Nous sommes là pour transmettre des émotions, pas pour véhiculer des messages. Aujourd'hui, les six titres d'Azmari vivent sous la pochette du EP *Eker*. Dans la mythologie éthiopienne, cela signifie « l'autre monde », explique le percussionniste Jojo Demeijer.

C'est une représentation du paradis. Par la suite, nous avons appris que ce mot voulait aussi dire « Orient » en Basque. Sans le savoir, nous avons choisi un titre qui circonscrit plutôt bien nos intentions. Les envies musicales d'Azmari voyagent en effet entre l'Orient, l'Afrique et l'Occident. Pétries d'influences soul-funk, d'éthio-jazz, d'afrobeat et de substances psychédéliques directement importées du Bosphore, les compositions du groupe bruxellois étire les frontières au-delà des logiques continentales. Attiré par ces mélodies atypiques, le label Sdban vient trouver les Bruxellois avec un contrat. Taillée pour restaurer les monuments anciens (André Basseur, René Costy) et dégoter les perles du jazz belge (STUFF., Black Flower), la maison de disques entend bien pousser la musique d'Azmari vers de nouveaux territoires. L'autre monde est donc là, à portée de main.



Azmari
Eker
Sdban Records

www.facebook.com/azmarimusic

RENCONTRE CLASSIQUE

Ô-Celli

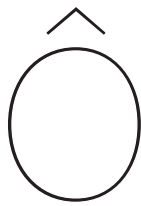
HUIT VIOLONCELLES
SOUS LE SOLEIL

The Sunnyside of Ô-Celli, troisième CD de ce fascinant octuor de violoncelles, nous embarque sur la route des grands classiques hispaniques en compagnie de Piazzolla, Villa-Lobos, Rota, Milhaud, Bernstein... Même Queen est de la partie!

STÉPHANE RENARD



© Harold Noben



-Celli est né il y a quelques années, lors d'une soirée vin-fromages, de celles où l'enthousiasme festif scelle les projets les plus improbables. Ne restait plus à

Alexandre Beauvoir, violoncelliste chambriste, et Sébastien Walnier, violoncelle solo à l'Orchestre de la Monnaie, qu'à réunir six autres comparses pour former un octuor... de violoncelles. Leur premier disque leur donne raison, qui séduit d'emblée par ses timbres, sa vivacité, son inventivité. *Ô-Celli fait son cinéma* plonge en effet dans le 7^e art, matière à d'innombrables arrangements. On y croise le *Zarathustra* de Strauss dans 2001, *l'Odyssée de l'Espace* ou le *Star Wars* de John Williams. Rebelote deux ans plus tard avec *Dances*, où les violoncelles font preuve de la même éloquence dans des pièces de Strauss, Piazzolla, Tchaïkovski et Borodine, mais aussi du jeune compositeur belge Harold Noben.

Voici donc le troisième opus, aux couleurs solaires. On y croise Milhaud, de Falla, Villa-Lobos, mais aussi le *Mambo* de Bernstein ou *La Strada* de Rota, parés de nouvelles saveurs distillées au millimètre grâce, une fois encore, à de très habiles arrangements. Car il en faut du talent pour ne pas dévoyer les originaux tout en leur offrant une seconde vie. Allez juger par vous-même sur YouTube avec l'OVNI qui achève le cd, *Bohemian Rhapsody*, le tube légendaire de Queen, dans une adaptation soufflante!

PERFECTION À HUIT

Mais, au fond, pourquoi huit violoncelles? *Tout simplement parce que c'est un chiffre idéal*, souligne Sébastien Walnier. *Nous avons dès le début souhaité réaliser nos propres arrangements. Or, nous partons le plus souvent d'importantes pièces orchestrales. Le Zarathustra de Strauss, par exemple, mobilise 80 musiciens. Se limiter à quatre voix n'aurait pas beaucoup de sens, cela manquerait de richesse sonore.*

De fait, huit violoncellistes classiques (de très haut vol, précisons-le quand même!), cela vaut de facto un petit orchestre aux multiples couleurs. Ceci dit, si cela sonne aussi bien, c'est sans doute aussi parce que l'amitié est le premier ciment de l'ensemble. *Elle a toujours été le moteur de notre aventure*, insiste Sébastien. Pas de place à la compétition interne. Contrairement au quatuor à cordes, bâti autour de son premier violon leader, Ô-Celli a choisi la carte de la mobilité, sans désigner de premier violoncelle. *Nous alternons les places selon les pièces*, confirme Sébastien. *Nous ne voulons pas de hiérarchie, mais un échange permanent. Dans les arrangements aussi, nous essayons de ne pas favoriser une voix plutôt qu'une autre. Il n'y a jamais un violoncelle solo. C'est un choix!* Raison de plus pour citer les huit comparses, huit personnalités esquissées en traits saillants dans la notice de leur nouveau disque. Aux côtés d'Alexandre Beauvoir, «menhir fringant», et Sébastien Walnier, «fonceur sensible et décidé», on retrouve ainsi deux solistes de l'OPRL Jean-Pierre Borboux, «rigueur bienveillante», et Jorin Jorden, «équilibre et sagesse», ainsi

que Herwig Coryn, «flegmatique solaire», Corinna Lardin, soliste à La Monnaie «tendre et piquante», Shiho Nishimura, «incontestablement fantasque», et Yoori Lee, de l'Opéra de Paris, «espiègle et surprenante».

Une sacrée bande qui déride à chaque concert un public classique réputé un peu frileux, mais qui succombe sans grande résistance à cette aventure peu banale qui célèbre la musique à sa façon, et, plus encore, le violoncelle!



Ô-Celli
The Sunnyside
of ô-celli,
Cypres Records

<http://octuorocelli.wixsite.com/octuorocelli>



© Les Festivals de Wallonie

TRAJECTOIRE

Bernard Foccroulle

MUSICIEN SANS FRONTIÈRES

Artiste en résidence aux Festivals de Wallonie 2019, l'organiste Bernard Foccroulle, ancien directeur de la Monnaie et du Festival d'Aix-en-Provence, revient à ses premières amours : la composition. Mais sans délaïsser son combat de toujours pour un art au service de la démocratie culturelle. Rencontre.

STÉPHANE RENARD

Ses boucles blanches encadrent un sourire réservé. L'élocution est choisie, le verbe posé mais déterminé, le regard cerclé par des petites lunettes d'intello – ce qu'il est pour de vrai. Il y a quelque chose de félin chez Bernard Foccroulle, dans sa façon d'être, sobre et réservée, mais aussi parce qu'il lui faudra bien sept vies pour achever son parcours d'artiste. Musicien, gestionnaire culturel, compositeur, pédagogue, artiste engagé... Alors, on résume. Organiste depuis toujours – *j'ai quand même dû attendre 12 ans pour pouvoir arriver au pédalier*, sourit-il –, il a enregistré les grands maîtres du baroque allemand sur les orgues historiques : ses intégrales de Bach et Buxtehude sont incontestées, comme le sont ses enregistrements de Weckmann, de Bruhns et, tout récemment, de Praetorius et Schildt (Ricercar). Mais ce fan de musique baroque, curieux de tout, ne délaisse pas pour autant les contemporains Boesmans, Harvey ou Dusapin.

En parallèle à son activité de concertiste – *que je n'ai jamais mise en veilleuse*, insiste-t-il –, le monde de l'opéra le happe dès 1992, année où il succède à Gérard Mortier à la tête du Théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles. L'héritage est lourd – Mortier, créatif incontesté, laisse une sacrée ardoise. Mais Foccroulle relève le gant avec une programmation qui mélange habilement tradition et ouverture. Ses quinze ans de règne feront l'unanimité. Au tour du Festival d'Aix-en-Provence, haut lieu de l'art lyrique encore, de le phagocytter ensuite pendant 11 ans, mandat qu'il achevait l'an passé sur un bilan tout aussi plébiscité.

Il s'est donc remis à la composition, avec déjà plusieurs créations depuis la fin de son expérience provençale. *C'est l'essentiel de ma nouvelle vie*, confie-t-il, *car même si je n'ai vraiment commencé ce volet-là que vers 40 ans, j'avais dû le mettre quelque peu en retrait*. L'en vie lui était pourtant venue très jeune : *Lorsque j'étais adolescent, les pièces symphoniques d'Olivier Messiaen me donnaient envie de décrire de la musique. Le plaisir et le privilège de travailler à La Monnaie avec de très grands compositeurs ont renforcé ce désir*.

Artiste associé aux Festivals de Wallonie, il a donc en toute logique ouvert l'été à Flagey avec une pièce pour violes de gambe taillée sur mesure pour le Ricercar Consort, dont il fut membre dans sa jeunesse. Les Nuits de Septembre à Liège, ville où il a grandi, accueilleront quant à elles une pièce pour cuivre et orgue, que défendra l'ensemble InAlto (22 septembre).

Le prochain projet est déjà sur la table. *Il sera écrit pour une chanteuse avec quintette à clavier et mise en scène*, dévoile-t-il. *Les pièces pour la voix restent mon domaine de prédilection car on*

ne fait jamais le tour de la voix. Il s'agira ici d'une œuvre qui n'est pas un opéra, mais qui s'en rapproche. Elle se nourrira du journal d'Hélène Berr, jeune française juive qui relate sa vie sous l'occupation entre 1942 et 1944, et qui mourra en déportation à Bergen-Belsen. C'est un très beau texte, un témoignage magnifique.

Il est vrai que Foccroulle, peaufinons le portrait, est aussi un artiste qui se bat pour des idées, un penseur qui ne se contente pas de mots mais passe aux actes, persuadé du rôle social que l'art en général, et la musique en particulier, peut jouer dans une société de plus en plus duale. Ancien président des Jeunesses musicales de Belgique – toujours ce besoin de vulgariser la musique –, il fonde avec d'autres artistes en 1993 « Démocratie et Culture », une plate-forme de réflexion qui s'inquiète du financement de la culture et de la fragilité du tissu démocratique. Un « think tank » toujours actif aujourd'hui, qui organisera le 4 octobre, dans le cadre du Festival du Hainaut, une journée de réflexion sur les droits culturels. Car la culture est un Droit de l'Homme.

« L'orgue est le miroir de la diversité européenne. »

Le thème des Festivals de Wallonie, « Racines », encourage le public à aller à la rencontre de l'autre, dans le respect des différences. Qu'est-ce que cette invitation à la diversité vous inspire ?

Bernard Foccroulle : Cela évoque à mes yeux un lien direct avec trois émissions que je suis en train de préparer pour Arte sur l'orgue, ce qui m'amène à voyager dans de très nombreux pays. L'orgue est un instrument miroir de la diversité culturelle européenne. Ce que je voudrais partager avec le grand public, c'est l'idée que les orgues ont, comme les personnes, chacun leur propre personnalité - il n'y en a pas deux pareils. De plus, ils appartiennent à des cultures spécifiques, voire même à des sous-cultures. L'orgue italien est très différent du français, qui diffère de l'allemand, lequel n'est d'ailleurs pas le même dans le Nord ou dans le Sud de l'Allemagne... Aucun orgue ne parle la même langue. De plus, les compositeurs ont été influencés autant par la facture des instruments que par leur histoire personnelle. De plus, si l'on se place sur le plan des racines, beaucoup d'orgues historiques sur lesquels j'ai joué ont conservé des éléments bien plus anciens que ceux de leur âge officiel. J'ai ainsi enregistré mon dernier disque *Praetorius* à Lübeck sur un Stollwagen de 1637, mais il com-

porte encore des tuyaux de l'époque gothique. Il y a donc dans la facture d'orgue cette capacité de réutiliser, et souvent à respecter, ce qui avait été fait dans le passé. C'est surtout au 20^e siècle, un peu au 19^e siècle, que l'on a voulu mettre les instruments au goût du jour, parce que l'on se croyait meilleurs. Aujourd'hui, on a appris un peu de modestie et on admet que le talent de nos prédécesseurs était au moins égal, sinon supérieur au nôtre.

Évoquons un instant Jean-Sébastien Bach, votre compositeur-phare. Un symbole d'intégration culturelle avant l'heure ?

Très certainement. J'ai donné récemment au Juillet Musical un concert sur les racines européennes de Bach. Voilà un musicien qui n'a pas quitté son Allemagne natale. Il n'a pourtant jamais cessé d'intégrer les influences italiennes ou françaises. Il connaissait très bien toutes les grandes cultures musicales, qu'il faisait siennes. Contrairement à l'idée un peu superficielle selon laquelle nous aurions nos propres cultures – germanique, latine... –, celles-ci se sont toujours mélangées, en s'influençant constamment au cours de l'histoire. Il reste évidemment des spécificités, mais l'Allemagne actuelle ne serait pas ce qu'elle est si elle n'avait été influencée par ses voisins européens, la Scandinavie, l'Angleterre... Idem pour la France, qui a connu les emprises anglaise, espagnole, italienne, néerlandaise... Il est extrêmement intéressant de voir comment toutes ces racines se sont superposées sans que l'on perde pour autant son identité. Je ne peux que constater la crainte très répandue désormais selon laquelle, avec l'immigration, on va se faire remplacer, on va perdre nos racines...

C'est la thèse d'extrême droite du « grand remplacement »...

Laquelle oublie que les échanges, les circulations de personnes et les migrations, notamment en période de guerre, n'ont jamais cessé. Cela n'a pas empêché de préserver les identités, qui se sont au contraire enrichies. Je le lis tous les jours dans la musique, et plus particulièrement dans mon domaine qui est celui de l'orgue.

La musique, outil de transformation de la société ?

Si tous les enfants de nos écoles en Europe avaient la possibilité de connaître le monde de l'art de l'intérieur, d'aller au concert, à l'opéra, au théâtre, ce serait l'un des éléments sur lesquels s'appuyer pour une transformation plus globale de la société. Je pense que, aujourd'hui, avec le Pacte d'excellence en Communauté française, les arts devraient retrouver une place plus importante, ce qui était le cas depuis la Seconde Guerre mondiale. Il n'est jamais trop tard !

ZOOM



© Jean-Luc Goffinet

À la recherche des musiques traditionnelles de Wallonie et de Bruxelles...

Au-delà des biens connus William Dunker, Guy Cabay ou Julos Beaucarne, que reste-t-il des traditions musicales de Wallonie et de Bruxelles ? Un rapide tour d'horizon, partiel mais révélateur, donne une idée de ce qui reste de notre folklore.

JEAN-PIERRE GOFFIN

es Hautes-Fagnes, du côté de Waimes, Faymonville, Gueuzaine, dans les années septante. Des grands-mères au coin du poêle de la cuisine ou dans le salon entonnent de vieilles chansons wallonnes à leurs petits-enfants, des paroles consignées dans des cahiers écornés qu'on se passe de génération en génération, qu'il faut parfois recopier à cause de l'effacement de l'écriture. Comptines, chansons d'amour, de la vie quotidienne rythment les saisons et se partagent aussi dans les petits bals de village où violoneux et accordéonistes entraînent les couples dans les maclotes,

amoureuses et autres sabotières... *Podri les Avules* (« Derrières les grandes haies »), un reportage filmé de 1973 préparé par Françoise Lempereur et réalisé par Alexandre Keresztessy témoigne de cette époque où la chanson traditionnelle wallonne faisait encore partie du quotidien. Ethnomusicologue, Françoise Lempereur travaille essentiellement sur la transmission du patrimoine immatériel, des savoir-faire individuels et des rituels collectifs : *Il s'agissait parfois de ballades médiévales transmises par voie orale. Mais toutes les personnes âgées vues dans le film sont décédées et il n'y a plus eu de transmission orale. La grande cou-*

pure, ce sont les années 60 avec l'arrivée de la télévision, on a banni la culture ancienne, transformé les anciennes fermes, une vraie révolution sociologique. Seules rescapées de la transmission orale dans nos régions sont les chansons d'étudiants ou liées au scoutisme. Certains de mes étudiants ont visité les homes en vue de collecter d'anciennes chansons traditionnelles, en vain car les personnes âgées d'aujourd'hui ne connaissent plus que Tino Rossi!

Serait-ce dû à ses origines verviétoises, pas loin des Fagnes donc, que le violoniste Luc Pilartz s'est intéressé un jour au folklore de Wallonie? La collecte de partitions et de manuscrits des 18^e et 19^e siècle lui permet de trier un répertoire qui était au départ surtout destiné à la danse. Un répertoire « wallon » parce que adapté à nos régions, mais où les influences européennes sont réelles tout comme l'influence baroque. La musique traditionnelle wallonne a-t-elle connu à une époque une certaine renommée? Luc Pilartz répond: *Il y a pas mal de manuscrits qui en attestent, surtout des violonistes. C'est de cela qu'est né mon projet « Violon Populaire en Wallonie » à partir notamment des fameux manuscrits « Jamin », la personne qui a compilé toutes ces marches, contrebasses et valse. J'y ai puisé beaucoup de choses. C'était principalement de la musique de danse.*

Dans les années 70, l'influence folk américaine avec Woody Guthrie, Bob Dylan... permet de redécouvrir les folklores du monde, tout en restant une musique de niche. De jeunes musiciens recréent de la musique traditionnelle modernisée avec la mondialisation du folk, mais les airs traditionnels wallons y ont une place très réduite. On pratique encore bien certaines danses comme la gigue ou le passe-pied dans les bals, mais il n'y a pas une vraie volonté de les faire vivre. Seul Marc Malempré jusqu'au milieu des années 80, avec son groupe Lu Gaw, donnait des spectacles de danse wallonne suivis souvent d'un bal, mais la pratique semble avoir disparu depuis.

Certaines académies de musique ont profité de la renaissance du folk pour introduire un cours dédié à ces musiques: *Pas mal de jeunes musiciens s'y inscrivent et les professeurs, comme dans les académies d'Eghezée ou d'Hannut, introduisent parfois d'anciens airs wallons. On a essayé par ailleurs, dans les années 80, de susciter l'intérêt des jeunes musiciens pour leur tradition régionale, mais ça n'a pas vraiment réussi,* dit Marc Bauduin, responsable de « Canard Folk », un site dédié dont la version papier compte quelques centaines d'abonnés. Quant à l'état des musiques traditionnelles de Bruxelles, Marc Bauduin en a vite fait le tour: *À Bruxelles, tout a disparu. La multi-culturalité, le fait que c'était à l'origine une ville flamande, la modernité avec la radio et la télévision ont fait disparaître toute trace de musique traditionnelle. Il y a bien eu quelques tentatives de collectage comme les cris de poissonniers... Il y a aussi eu « De Grote Hering » un groupe flamand, mais rien en langue française.*

Dans la botte du Hainaut, région où la tradition des fanfares est toujours très vivante, existe la coutume des « arguédènes »: à la fin des processions, des cortèges ou des marches, les musiciens se réunissent autour d'un verre dans un café et reprennent de vieux airs traditionnels – parfois entrecoupés de chansons françaises – en improvisant. Ils rejouent à leur manière ces vieilles danses comme des valse ou des polkas et font danser l'assemblée. Gery Dumoulin, musicologue au MIM et spécialiste des arguédènes qu'il pratique encore régulièrement: *Il y a encore une certaine mémoire qui existe aujourd'hui. Le contexte des Marches de l'Entre-Sambre-et-Meuse et ce que les fifres y jouent est particulièrement vivace: quand ils avancent, ils jouent des marches et,*

à l'arrêt, ils jouent des arguédènes. C'est encore une tradition wallonne qui reste vivante dans cette région de Sivry, Ham-sur-Heure, Thuin.... Il y avait parfois des paroles du style « Le bon dieu nous a donné une grosse caisse etc. ». La présence de paroles est assez marginale car les choses étaient souvent écrites pour la danse. Preuve d'une réelle vitalité, le groupe de Gery Dumoulin, A Râse de Tère, s'est envolé fin juillet au Minnesota pour participer à un festival de musique traditionnelle, pas loin de l'implantation des colons wallons du Wisconsin.

Toujours dans le Hainaut, dans le Borinage, le duo Salon Ambrosine, composé de Thierry Legros et André Deru, joue sur des épinettes à plectre d'anciennes musiques populaires de Wallonie et utilise aussi la vièle à archet, le nyckelharpa ou le violon.

Aujourd'hui, un quatuor vocal féminin, La Crapaude (en wallon: la fille chérie ou la fiancée) s'est mis en tête de réactualiser de vieux airs de Wallonie: *L'idée est venue après un concert d'un groupe occitan; on s'est dit qu'on devrait aller voir vers le répertoire traditionnel de chez nous. On a aussi vu un spectacle, Paysanne, sur la vie des femmes en milieu rural dans lequel il y avait une chanson en wallon, ce qui nous a inspiré. Le répertoire wallon est de prime abord plutôt vieillot et ne donne pas spécialement envie d'être repris. On s'est mis en recherche de partitions, mais aussi à travers une création d'Émile Hesbois qui écrit des pièces de théâtre en wallon dans la région namuroise. Nous avons repris quelques-uns de ses textes en plus de musiques traditionnelles, ce qui donnait un petit côté plus contemporain et proche des préoccupations des gens, ainsi avons-nous repris un texte qui évoque la « vie d'une gare » et la préoccupation qui concerne la suppression de gares en milieu rural.*

Certes le public de La Crapaude est plutôt âgé, et les quatre dames souhaiteraient le rajeunir. Pour ce faire, il faudrait que les gens arrêtent d'associer le wallon avec le monde rural, d'autant qu'elles utilisent du wallon de toutes les régions. Le succès de La Crapaude pourra-t-il sauver la tradition musicale de Wallonie? Suite au prochain épisode...

« LE MONDE EST UN VILLAGE » A VINGT ANS!

Une émission d'une heure par jour plus de 300 jours par an, ce n'est pas banal, c'est même exceptionnel. Depuis vingt ans, Didier Mélon fait découvrir les musiques de chez nous et du Monde avec un enthousiasme jamais pris en défaut: *Ni la pop, ni le rock, ni la chanson française ne m'ont donné cet intérêt pour ce qui vient de la terre. J'y ai vu une forme de bonheur et ça m'a fait penser qu'on pouvait faire quelque chose de différent.* Au départ avec des moyens rudimentaires, mais épaulé par des collègues de la VRT qui lui prêtaient du matériel enregistré, Didier Mélon a commencé à organiser des sessions à la RTBF avec des musiciens comme Luc Pilartz et Trio Trad, puis à réaliser des compilations en autres au Festival d'Art de Huy, une visibilité bienvenue pour des musiciens qui n'avaient souvent pas les moyens de passer par un studio. Aujourd'hui, on ne compte plus les centaines d'enregistrements, les rencontres, les cartes blanches ou les « premières esquisses ». (du lundi au vendredi à 20h sur La Première)

ZOOM



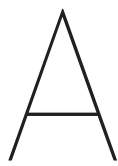
Céline/Sophia © Martin Landmeiers

La musique à sang pour sang

Pendant longtemps, ils ont vécu sous le même toit. Parfois sur des lits superposés, souvent dans la chambre d'à-côté, frères et sœurs entretiennent une relation unique. Certains la prolongent aujourd'hui en musique. Pourquoi monter un groupe avec sa sœur ?

Comment gérer les lubies créatives de son frangin ? Pour répondre à ces questions – et bien d'autres encore –, Larsen a fait le tour des familles.

NICOLAS ALSTEEN



Au moment où Larsen intercepte Sophia, sa sœur enregistreuse des voix. *Nous finalisons notre premier album*, révèle la moitié du groupe CélénaSophia. Alors que les filles peaufinent les chansons de *Folie Reviens*, un disque attendu d'ici la fin de l'année, la discussion dévie sur leur vie de famille. Céléna et Sophia se connaissent depuis toujours. Pourtant, elles ne jouent ensemble que depuis six ans. *Nous avons dû apprendre le métier*, indique la cadette. *Céléna a deux ans de plus que moi. C'est elle qui a commencé à jouer du synthé. Puis, nous sommes passées ensemble à la guitare...* Après un premier EP d'obédience folk plutôt bien accueilli dans les médias francophones du pays, les sœurs remportent la médaille de bronze aux Jeux de la Francophonie d'Abidjan en 2017. Cette performance s'accompagne d'une nouveauté nommée Jérôme Magnée. Membre fondateur du groupe Dan San, proche collaborateur de Yew et Ébbène, le musicien s'intercale entre Céléna et Sophia. *À son arrivée, nous avons dû nous adapter. Parce que jusque-là, nous étions dans notre bulle. Juste ma sœur et moi. La présence de Jérôme est venue bouleverser nos habitudes. De son côté, il a dû se familiariser avec notre dynamique, tout en trouvant sa place dans le projet. Pas facile de débarrer, comme ça, entre deux sœurs...*

Chez FùGù Mango aussi, la musique est une histoire de famille. Mais, là encore, les frères Lontie recourent aux services d'autres musiciens pour donner vie à leurs mélodies pop et métissées. *Aujourd'hui, Jean-Yves et moi allons tellement vite dans le travail qu'il nous est devenu difficile de démocratiser les processus décisionnel et créatif*, explique Vincent. *Du coup, nous glissons nos maquettes sur une page SoundCloud et nous les envoyons aux différents musiciens impliqués. De cette façon, ils peuvent les consulter, donner un avis et échanger sur les nouveaux morceaux. Notre relation est assez exclusive, mais elle n'exclut pas la notion de partage.* Même si la bassiste Anne Fidalgo semble avoir trouvé une place privilégiée dans le projet des frangins, FùGù Mango reste une affaire de famille. À tel point que papa Lontie s'est longtemps glissé dans le costume du tour manager. Chauffeur de camionnette, homme à tout faire, le père de Vincent et Jean-Yves accompagnait autrefois le groupe en tournée. *Avec lui, c'était encore plus fou: on reproduisait des schémas familiaux au milieu des autres musiciens. Quand mon père nous gueulait dessus, ça faisait d'ailleurs marrer tout le monde. Je pense que sa présence a joué un rôle de décompresseur par rapport aux autres. Indirectement, il équilibrait les débats. Autre famille, autres procédés.* Chez les Murenzi, par exemple, les liens fraternels constituent un tissu d'intégration sociale. Yvan et Alban, les cerveaux du groupe YellowStraps, ont collaboré avec Le Motel pour composer l'album *Mellow*. Ils ont également fait appel à d'autres musiciens pour finaliser les compos soul et vaporeuses du EP *Blame*. *Dans nos collaborations musicales, nous mettons tout en œuvre pour élargir le cadre familial*, indique Yvan, le cadet du duo. *Nous tirons profit de notre fraternité: elle sert de base à l'intégration des personnes extérieures à notre relation. Nous sommes tous frères.*

DÉFAITE DE FAMILLE

Quand on parle de liens du sang, impossible de passer à côté d'Eleven. Ici, pas de saignement du nez, pas même une référence à l'héroïne de la série *Stranger Things*. Loin des épisodes du blockbuster Netflix, Eleven est le nom d'un groupe et, en particulier, un clin d'œil aux 11 minutes d'intervalle qui séparent la naissance d'Elvin Galland de Kayla, sa sœur jumelle. *Entre elle et moi, c'est particulier*, remarque Elvin. Producteur de l'album de Mustii ou du nouvel EP de Juicy, ce dernier met son savoir-faire technique au service des assemblages protéiformes d'Eleven. Aux confins du R&B, de l'électro et du hip hop, les mélodies chatoyantes du duo devraient rapidement se fixer sur un premier album. *Ma sœur et moi sommes souvent sur la même longueur d'onde*, dit-il. *Nos divergences sont rares. Pourquoi? Parce que monter un groupe en famille, ça reste un jeu dangereux. Se prendre la tête avec des amis musiciens, c'est une chose. Mais se fritter avec sa sœur, c'est une autre histoire. Ça a d'autres implications...* Même ressenti chez Sonnfjord où Maria-Laetitia et Aurelio Mattern unissent leur force pour servir des tubes ultra pop et raffinés, façon Lana Del Rey. *Avec des copains, les disputes peuvent aller loin. Avec ta sœur, c'est différent. Après un concert ou une journée d'enregistrement, il nous arrive bien souvent de partir ensemble à une réunion ou une fête de famille. Nous devons donc faire preuve de discernement et rester serein en toutes circonstances.* Une certaine retenue, voire de la prudence, semble dès lors s'imposer dans le mode de fonctionnement des groupes unis par les liens du sang. *C'est évident*, confirme Vincent Lontie. *Moi, par exemple, je n'ai qu'un frère. Alors, j'essaie de faire la part des choses. Il y a la musique et la famille. Quand quelque chose se passe mal avec FùGù Mango, les repas avec les parents sont nettement moins amusants... En ce sens, la vie du groupe exerce une réelle pression sur le cadre familial. En plus, à un moment, je vivais dans le même immeuble que mon frère. L'appartement de Jean-Yves était juste en-dessous du mien. Nous avions installé notre local de répétition dans la cave. Il n'y avait plus aucune séparation entre nos vies privées et le groupe. C'était assez envahissant, notamment pour nos compagnes...*

TÉLÉPATHIE

Au rayon rock, PaT'Ton n'a jamais été un groupe facile à cataloguer. Parce que les frangins Bodson sont joueurs. Pour eux, chaque album est l'occasion de relancer les dés, une façon d'avancer sur une autre case. Partis du post-rock pour explorer un spectre musical d'une richesse inouïe, Maxime et Sam se sont réinventés pour esquisser les redites et s'épanouir au cœur d'une relation qui les unit depuis toujours. *Nous avions 18 ans quand nous avons commencé à jouer ensemble sous le nom de PaT'Ton*, retrace Maxime. *C'était en 1996. Je venais d'acheter une guitare et mon frère s'est procuré une batterie. C'est via ce projet que nous avons appris à faire de la musique. Il s'agissait de notre laboratoire en quelque sorte.*

Vingt-trois ans plus tard, la paire est toujours active, mais se projette dans le futur sous un nouveau blase. Sans prévenir, PaT'Ton vient de se métamorphoser en Avalanche. *Au départ, il n'était pas question de changer de nom. Paradoxalement, nous avions l'impression d'être allés jusqu'au bout des choses sous notre ancienne identité. Alors, nous avons marqué une pause. C'était un moment de réflexion nécessaire.* Plutôt que de travailler directement ensemble dans un studio comme par le passé, la fratrie se met à composer séparément pour, ensuite, rassembler ses idées. Cette nouvelle dynamique va donner naissance à Avalanche, une entité qui prend le contre-pied de PaT'Ton. Moins hachées, moins préméditées, les compositions s'élancent désormais au long court, tout



Etwent © Julia Buback-Rosa

en fluidité. Ici, les propriétés du rock s'estompent sur un lit de fibres synthétiques, résolument groovy et psychédélics. En lévitation, les ambiances se créent progressivement. Avalanche installe des climats et embrasse quelques jolis climats. *Reste que notre relation ne s'arrête pas à la musique*, souligne Maxime. *Nous sommes très complices. Même en dehors du groupe, nous faisons des choses ensemble. Dans ces situations quotidiennes comme dans la création, il nous arrive d'être en désaccord sur un point. Mais nous sommes capables de régler ça d'un simple regard. Sans passer par les mots. C'est une forme de télépathie qui nous évite les longues négociations propres aux groupes «normaux».* *Sans parler, nous pouvons mesurer les enjeux, l'effort à produire et le but à atteindre. C'est un gain de temps et d'énergie considérable.* Cette forme de communication non-verbale se retrouve aussi chez CélenaSophia. *Pour nous, le dialogue est quelque chose de naturel. La langue de bois n'existe pas. À la maison ou en*

SISTER ACT I



Reconnue comme l'une des plus belles voix du jazz moderne, Mélanie De Biasio a la même passion que sa sœur. Membre fondatrice du groupe Mièle, moitié du duo Blondy Brownie et chanteuse du projet jeune public Ici Baba, Catherine collabore régulièrement avec le gratin de la scène pop moderne. Elle a également épaulé Agnes Obel en tournée. Les sœurs De Biasio mènent donc leur barque séparément. Pourtant, en d'autres temps,

elle partageait une vie commune au sein d'un groupe pop baptisé Gloubi Boulga. C'était en 1993 du côté de Charleroi.

SISTER ACT II



Nouvelle étoile dans la constellation du rock bruxellois, S O R O R explore des galaxies psychédélics, new wave et bruitistes. Intense, lettrée et terriblement nerveuse, la formule proposée par ce quatuor ravive le feu sacré de quelques légendes éternelles (Sonic Youth, Throwing Muses), sans négliger l'impact d'héroïnes contemporaines (Warpaint). En latin, sœur se dit soror. *Même si nous sommes trois filles dans le groupe, nous ne sommes pas de la même famille*, révèle la bassiste

Sophie Chiamonte. *Le nom du groupe remonte à ma rencontre avec Alice Abyl, notre chanteuse. À l'époque, je vendais des vêtements rétro sur une boutique en ligne qui s'appelait «Sisters Vintage».* *De son côté, Alice gérait «Sixsœurs», un atelier spécialisé dans les fripes et la conception de costumes. Ces coïncidences nous ont conduit à Soror. CQFD.*

répétition, tout se dit de façon frontale, sans détour. Notre compréhension est mutuelle. Parfois, nous n'avons même pas besoin de parler pour échanger des idées: un regard, même un geste, suffit pour interpréter les intentions de l'autre. Ce langage visuel est, assurément, un autre point commun partagés par tous les groupes unis par les liens du sang.

ZONE TAMPON

Faire de la musique avec mon frère n'a pas toujours été une évidence, affirme Vincent Lontie. *Parce que nous sommes très différents. D'ailleurs, ça nous a pris du temps pour comprendre la bonne façon de fonctionner. Pendant des années, nous avons essayé d'être aussi bon l'un que l'autre. C'était une forme de compétition. Le problème, c'est qu'on produisait exactement la même chose. Tout était fait en double. À force d'ajustements, nous avons compris que nos similarités n'étaient pas une force. Depuis, nous mison beaucoup sur notre complémentarité. Désormais, nous avons chacun nos domaines de prédilection. Nous nous partageons les tâches en fonction de nos compétences. C'est une manière de tirer profit du meilleur de nos deux personnalités. Tout ça pour dire que nous avons vraiment dû apprendre à co-exister sur le plan créatif.* Sans manuel d'instructions ni règles de fonctionnement clairement détaillées, les groupes nés sous un même toit agissent à l'instinct, en ajustant leurs comportements aux réalités du terrain. *Sœurs ou pas, nos caractères sont opposés*, développe Sophia. *Notre relation flirte souvent avec les extrêmes. Soit tout va bien et c'est merveilleux. Soit tout va mal et c'est la guerre. Entre les deux, la musique tient une place importante. Quand nous sommes entourées de nos instruments, nous savons que le professionnalisme est de rigueur. Nos rancœurs personnelles passent immédiatement au second plan. En revanche, après une répétition ou un concert, il nous arrive de reprendre le fil de l'histoire en relançant notre précédente dispute.* Véritable zone tampon dans la relation qui unit Célena et Sophia, la musique peut aussi, dans certains cas, redistribuer les cartes du grand jeu familial. Chez Sonnfjord, par exemple, il existe une hiérarchie implicite. *À partir du moment où c'est Maria-Laetitia qui compose les morceaux, les décisions finales lui reviennent*, explique Aurelio Mattern. *Ses intentions priment sur les nôtres. Dans le groupe, elle aura plus facilement le dernier mot. Alors que dans notre vie de tous les jours, nos débats sont bien plus houleux. Pourquoi? Parce que je joue à fond mon rôle de grand frère. Au sein de Sonnfjord, ce statut s'efface complètement. Je ne la ramène pas. Je me mets simplement au service des morceaux.* Une façon comme une autre de défendre les intérêts familiaux.

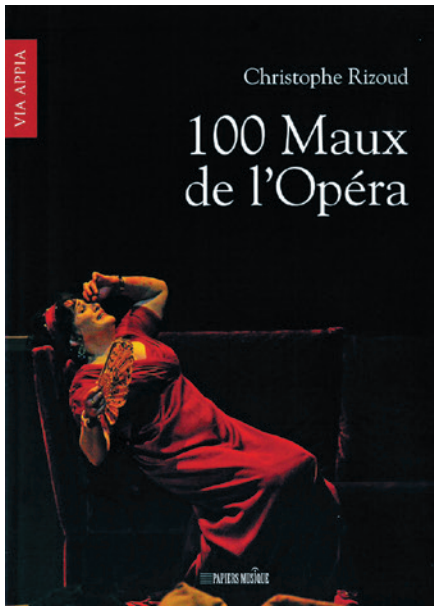


Avalanche © Barbara Decloux

APERÇUS

Via Appia

LA VOIE MUSICALE



Camille De Rijck et Sylvain Fort sont à la tête d'une nouvelle collection qui met la musique en pages. Trois premiers ouvrages sont déjà disponibles.

FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS

Sylvain Fort a une vie déjà bien remplie: conseiller en communication, traducteur, essayiste, critique musical... Et Wikipedia ne s'arrête même pas là car il nous apprend encore qu'il a été conseiller d'Emmanuel Macron de mai 2017 à septembre 2018, en tant que responsable des discours du président avant de gérer le pôle communication de l'Élysée. Un sacré curriculum donc pour cet auteur, entre autres d'une biographie d'Herbert von Karajan, et collaborateur de nombreuses publications (Diapason, Opéra Magazine...). Camille De Rijck est quant à lui bien connu en nos contrées: présentateur et chroniqueur à la RTBF, figure de proue de Musiq3, il est incontournable ces dernières années. Ces deux têtes bien faites se sont retrouvées au sein des éditions françaises Papiers Musique pour diriger une nouvelle collection baptisée Via Appia: des essais libres, singuliers, décalés qui donneront chapitre à des plumes décomplexées et résolument mo-

dernes. Trois premiers titres ont paru (*In Memoriam* de Sylvain Fort, *100 Maux de l'Opéra* de Christophe Rizoud et *Mozart, le visiteur* d'André Tubeuf) afin de pallier à la raréfaction de la parole musicale dans la presse papier, comme le signifiait Camille de Rijck dans une interview accordée au magazine en ligne Crescendo. Cette collection se veut accessible à tous les mélomanes, en témoignent ces *100 Maux de l'Opéra*: un ouvrage sous forme de lexique ludique, historique ou sociologique, qui propose un regard actuel sur l'art lyrique. Les deux hommes ne comptent pas en rester là, de nouvelles publications sont annoncées et Camille De Rijck cite même deux autres collections à naître: la collection Grand Socco donnera ainsi la parole aux musiciens et Via Toledo se concentrera sur les relations entre les villes et la musique. Un petit regret: la mise en page et la qualité du papier des livres déjà parus, qui ne rendent pas vraiment hommage à leur contenu. Gageons que ce sera amélioré dans le futur!

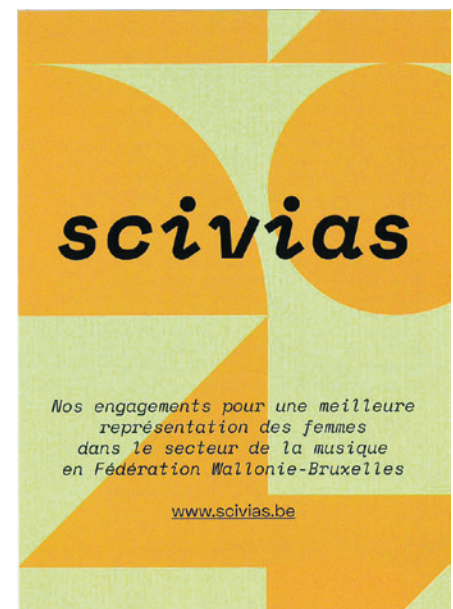
Scivias

Scivias regroupe plusieurs associations qui ont décidé de s'engager pour une meilleure représentation des femmes dans le secteur musical en Fédération Wallonie-Bruxelles.

FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS

«*n tant qu'institutions du secteur public en Fédération Wallonie-Bruxelles, nous affirmons l'existence de discriminations implicites et explicites des femmes ou se reconnaissant comme telles dans nos sociétés, avec des répercussions indiscutables dans le secteur musical. Telle est la première phrase de présentation de cette nouvelle association de fait au nom évocateur s'il en est, scivias ramenant au «Sache les voies Seigneur» («Sci vias Domini»), l'ouvrage d'une figure féminine emblématique du monde littéraire (et catholique) au*

12^e siècle: Hildegarde de Bingen, également musicienne engagée politiquement et socialement dans son siècle. Le Service des musiques non classiques de la Fédération Wallonie-Bruxelles, le Conseil de la Musique, la FACIR, Court-Circuit, le Botanique, le Studio des Variétés et Wallonie-Bruxelles Musiques ont dès lors rédigé une charte fixant sur papier leurs engagements. À savoir: affirmer l'existence de discriminations, implicites et explicites dont les femmes font l'objet; visibiliser cette problématique de manière active; rapporter les actions entreprises suite à la signature de cette charte. Et tout cela via des actions concrètes participant à une meilleure représentation des femmes dans le secteur en nommant notamment au sein de chaque structure une personne chargée de la bonne gestion quotidienne de cette initiative. Un atelier sur l'écriture inclusive, outil emblématique d'un équilibre plus juste et «dégénéré» dans la communication institutionnelle, a déjà été proposé aux divers membres de l'association. Scivias s'activera à récolter un maximum d'informations, d'idées, de recommandations concernant les réalités du secteur musical. Tous les acteurs du secteur musical sont par ailleurs appelés à adhérer à la charte.



Un premier rendez-vous à retenir! Le 26 septembre à l'Atelier 210: talk autour du sujet «Agir pour une meilleure représentation des femmes dans le secteur musical» et soirée musicale avec Ana Diaz, Penelope Antena, Rrita Jashari, Coline Cornélis et Poxcat Collective DJ's.

<http://scivias.be>

LE · COM



Raconte-moi une histoire, pas des salades

De nos jours, pour qu'un artiste se démarque, il lui faut une histoire. Du storytelling. Ce n'est pas neuf, ce type de marketing existant depuis les tous débuts du rock & roll.

Ce n'est pas forcément sale, ce travail de com se mélangeant bien souvent à la direction artistique. Surtout depuis Stromae...

SERGE COOSEMANS

Terme très à la mode dans le milieu musical, le storytelling n'a pourtant rien de neuf. Raconter une histoire dans l'optique de développer la communication autour d'un artiste existe en effet depuis pour ainsi dire toujours. C'est qu'on les connaît bien, les petites anecdotes sensées rendre davantage sexy les Claude François, Johnny Hallyday et autres Sylvie Vartan publiées dans *Salut les copains*. Que l'on se souvienne de David Bowie s'affirmant bisexuel dans une interview au Melody Maker, en plein lancement de *Ziggy Stardust* (1972). Et du ramdam brodé autour du service militaire d'Elvis (1958-60), surtout histoire qu'on ne l'oublie pas durant sa corvée patates. Autres exemples remarquables : la guéguerre Oasis-Blur et Daft Punk, ses casques et ses mangas. En Belgique, on peut encore citer Salvatore Adamo et sa supposée amourette avec Paola, future reine des Belges, le délire paramilitaire ambigu de Front 242 et, plus récemment, le chanteur de La Muerte n'apparaissant plus en public qu'avec un inquiétant sac de jute sur la tête.

Se vendre en racontant une histoire n'a effectivement rien de neuf, admet Olivier Biron, tête pensante de This Side Up, une agence spécialisée dans la communication de projets artistiques. *Il s'agit de captiver un public mais surtout d'avoir une histoire à raconter à un journaliste et à un label, afin de se démarquer. On organise des workshops et très concrètement, nos conseils aux musiciens portent surtout sur la définition d'une identité et d'une image. On reçoit des sollicitations d'artistes qui n'ont bien souvent qu'un simple lien sur Internet vers leur musique et notre travail consiste dès lors à travailler leurs photos, la description de leur musique, leurs bios et leurs histoires. Les musiciens mettent à plat ce qu'ils sont, ce qu'ils ont envie de mettre en avant et à partir de là, on construit quelque chose, en mettant en avant les particularités.* Olivier Biron prend pour exemple Christine & The Queens. Seule et paumée à Londres, la chanteuse est entrée dans un bar à drag queens, y a vécu une épiphanie artistique et en est ressortie avec l'idée d'une toute nouvelle orientation pour sa carrière. Du moins, est-ce ainsi que le raconte son storytelling. Mais est-ce vrai ? Ou cela tient-il plutôt du mythe publicitaire ? *Un peu des deux*, concède Olivier Biron, reconnaissant qu'exagérer une histoire afin qu'elle buzze est bel et bien pratiqué dans le secteur. *Mais il faut que ça reste incarné et cohérent. Il n'y a pas de recette, pas de formule magique. Et puis, un pitch imposé, trop artificiel, a quand même de grandes chances de ne pas prendre du tout*, précise-t-il.

Si on fait aujourd'hui l'erreur de considérer le storytelling comme quelque chose de relativement neuf, c'est peut-être parce qu'il s'était fait beaucoup plus discret durant les années 90 et 2000. Des débuts du rock aux eighties, il y a eu cette tendance à présenter les artistes comme les rois du cool, des personnes plus grandes que nature. Puis, à partir de la fin des années 80, la tendance s'est complètement inversée : des Smiths à Kurt Cobain, des DJ's techno aux rappeurs, beaucoup ont joué sur une image de normalité, de banalité. Les plus grands groupes ont joué sur scène en chemises à carreaux et en pulis graisseux, les plus grands DJ's ont presté en t-shirt Atari. En Belgique, dEUS, Starflam et Soulwax/2 Many DJ's ont cartonné sans véritables artifices, sans trop de mises en scène, sans autre storytelling que le fait qu'ils sortaient des disques plaisant à un public large, qu'ils bossaient dur et qu'ils n'avaient pas (trop) la grosse tête.

Le storytelling du storytelling, c'est qu'Internet et les nouvelles technologies ont complètement changé cette donne : *On vit aujourd'hui*

dans un monde où la musique est vraiment très facile d'accès, analyse Olivier Biron. *On peut tout écouter gratuitement et il est beaucoup plus démocratique d'en produire qu'il y a quelques années. Cela fait qu'il est aussi beaucoup plus difficile de se faire remarquer. En fait, il n'y a plus que les visionnaires qui se démarquent vraiment. Quand Angèle est arrivée, elle avait déjà une histoire derrière elle. Elle avait déjà travaillé le décorum.*

Elle avait surtout dès le départ un beau carnet d'adresses, pourrait-on persifler. Parce que le storytelling fait persifler, immanquablement. Le cliché, c'est qu'il vendrait surtout une image sans trop se préoccuper de la musique. Seulement voilà, avant Angèle, il y a quelqu'un qui a pas mal rabattu les cartes et qui influence aujourd'hui pas mal d'artistes, même indirectement : Stromae. Ses « Leçons » sur YouTube, sa façon de raconter sa musique et de se construire un univers, ainsi que ses mises en scène, ont incontestablement intronisé « roi du storytelling ». Selon Olivier Biron, *c'est un maître incontesté. Du délire*. Et il y a depuis un « avant Stromae » et un « après Stromae » dans la façon de se mettre en scène et de recourir à un marketing plus créatif que simplement s'en tenir aux stickers, aux t-shirts et aux interviews. Dans sa façon de se démarquer, Angèle doit donc peut-être bien plus à Stromae qu'à ses parents et à leurs multiples connexions du show-business. Ce qui n'empêche nullement le storytelling de poser certaines questions « éthiques » et de présenter quelques excès. Tomorrowland, par exemple, pour qui un DJ dans une cabine avec de bons morceaux de musique ne suffit plus. Il faut en effet qu'il fasse désormais partie d'un monde féérique plus proche de Disneyland que de la boîte de nuit, pour reprendre les termes de Debby Wilmsen, la porte-parole du festival interviewée dans un récent Focus Vif. Ce qui est tout de même l'exacte antithèse des fondamentaux utopiques des débuts de la house et de la techno.

Où s'arrête la direction artistique et où commence véritablement le storytelling ? Ce n'est pas toujours si simple à démarquer. *The Wall*, l'album de Pink Floyd de 1979, est par exemple désormais considéré comme un ancêtre du « storytelling transmédia », alors qu'à l'époque de sa sortie, il était simplement vu comme un album-concept d'opéra-rock, qui ne serait transformé en film que trois ans plus tard et décliné en différents concepts encore plus tard. Autre exemple de flou total entre art et marketing : Gorillaz, à l'origine présenté comme un groupe de bandes dessinées dont la véritable identité des membres n'était que franchement secondaire. Ce qui n'a duré que le temps d'un album, avant que Gorillaz ne devienne tout simplement le groupe principal de Damon Albarn, dès que l'existence discographique de Blur a été mise entre parenthèses.

Loin d'être une arme publicitaire imparable, le storytelling s'adapte aux envies de l'artiste, évolue, peut drastiquement changer de cap. Un exemple récent : Miley Cyrus dans *Black Mirror*. Miley Cyrus qui finit l'épisode en beuglant sa version de *Head Like A Hole* de Nine Inch Nails. Traduisez : Miley n'est pas juste une cocotte mainstream, c'est aussi une actrice qui prend des risques et une personnalité drôlement rock & roll. Bien entendu, le storytelling peut aussi se planter : qui a par exemple compris où voulait réellement en venir Alice on the Roof en embarquant son papy et sa mamy dans un clip, sur certains de ses concerts et même dans des émissions de télévision ? Et qui, du public, peut résumer ce qu'est vraiment le projet *Despacio* des 2 Many DJ's associés à James Murphy ? Autrement dit, une communication claire, même si elle tient du gimmick, même si elle exagère un peu, n'est jamais du luxe dans un environnement saturé à ce point d'informations. Une bonne nouvelle pour les rétifs au marketing : ne pas y succomber peut aussi suffire à faire parler de vous. Continuent d'en témoigner les Girls in Hawaii, notoirement très peu actifs sur les réseaux sociaux, et Roscoe, eux aussi assez discrets. De là à les étiqueter « sans histoire »...

DÉCRYPTAGE



Erasmusique

Le programme des étudiants qui vont voir ailleurs, Erasmus+, ne se limite pas aux universités et hautes écoles: les conservatoires en usent, encore qu'assez parcimonieusement, tandis que d'autres partenariats offrent des expériences plus lointaines. On le sait encore moins mais les profs peuvent également en bénéficier. Une mobilité fructueuse et à intensifier.

VÉRONIQUE LAURENT

Erasmus? L'acronyme de «European Action Scheme for the Mobility of University Students», fait également référence à Erasme, le moine humaniste et théologien néerlandais qui arpenta l'Europe au 15^e siècle en quête de savoirs. Depuis son adoption en 1987, le programme a envoyé quelques millions d'étudiants à l'étranger

pour y effectuer une partie de leurs études dans un autre établissement scolaire européen, durée de trois mois minimum à un an maximum. *11 pays impliqués au départ, 28 états membres actuellement, sans parler de ceux en procédure d'adhésion à l'UE ou liés à elle par des traités économiques, Norvège, Islande...; un budget de presque 15 milliards d'euros, une agence dans chaque pays dont deux en Belgique!*

Ces agences coordonnent, gèrent, évaluent les établissements signataires de la charte Erasmus. Dans chaque établissement, un ou une responsable administrative remplit les contrats de subventions, rend des comptes, remet des rapports d'évaluation etc., une coordination exigeante et d'autant plus lorsqu'elle prend place dans les écoles supérieures des arts. *Le travail et la responsabilité administrative des coord-*

dinateurs Erasmus est largement sous-estimée, souligne Salvatore Gioveni, responsable Erasmus+ et professeur en analyses et écritures musicales au Conservatoire royal de Bruxelles.

Pour se voir sélectionnés dans l'enseignement supérieur artistique, les étudiants doivent, entre autres, envoyer porte-folio et vidéo de leurs performances. Les démarches en sont multipliées, les chances d'aboutir à une sélection plus aléatoires. *Le côté administratif est très technique*, appuie Marie Kanabus, responsable pour le Conservatoire royal de Mons (ARTS[®]). Résultat : ce processus complexe s'avère parfois dissuasif. Et selon Salvatore Gioveni, le secteur des écoles supérieures des arts est sous-financé par rapport aux universités et hautes écoles. Les coordinateurs travaillent à temps partiel pour des charges administratives conséquentes. Autre difficulté : la digitalisation du processus administratif, multipliant e-mails et échanges entre intervenants, une numérisation qui devrait se terminer pour 2021. Entretemps, l'AEC (Association Européenne des Conservatoires) qui regroupe 340 établissements et dont le responsable bruxellois est membre, a quant à elle mis en place un projet digital pilote, semblable et efficace.

Marie Kanabus reconnaît l'idée Erasmus+ fantastique, mais les échanges sont actuellement en perte de vitesse. Pour éviter refus, demandes avortées, procédures inutiles au Conservatoire de Bruxelles, Salvatore Gioveni demande que les candidatures de départ, pour l'année scolaire suivante, soient déposées dès la fin octobre. L'étudiant doit revenir vers le coordinateur avec entre 3 et 5 acceptations de principe de la part de professeurs à l'étranger avant qu'une demande officielle ne soit déposée, vers le mois de février. Sans cette assurance, Salvatore Gioveni ne se lance pas dans une demande de subside, qui serait accordée et peut-être pas dépensée, avec risque d'impact sur le projet de l'année suivante. Dans les institutions qui reçoivent des étudiants, les critères d'acceptation varient. Si cer-

taines sélectionnent uniquement sur dossier administratif avec comme conséquence que les professeurs n'ont pas nécessairement leur mot à dire, d'autres misent tout sur leur accord et constituent parfois même un jury interne. Un système élitiste et hyper compétitif, constate Mr Gioveni. À Mons, *on fonctionne entre les deux*, explique Marie Kanabus. *Quand les dossiers tiennent la route administrativement, on les présente aux professeurs et ce sont eux qui ont le dernier mot. On fonctionne aussi par rapport à l'accueil possible dans une institution d'environ 650 places (musique, art et théâtre).*

L'aspect budgétaire ne semble -a priori- pas limiter les départs. Des bourses, variables selon les pays, couvrent une partie des frais, mais pas l'entièreté. Des budgets additionnels peuvent être dégagés par l'établissement receveur. D'autres freins existent. Il se peut que certains étudiants sollicitant soient refusés à l'étranger ; l'école en face a peut-être déjà rempli son quota Erasmus ; question de niveau, parfois, ou de sensibilité et technique trop différentes. À moins que ce ne soient les étudiants ou étudiantes mêmes qui jettent le gant, suivant l'évolution de leur année. Marie Kanabus : *Il arrive aussi que certains s'arrêtent quand ça devient trop réel.*

De combien de jeunes parle-t-on ? Une vingtaine de candidatures sur l'année, à Bruxelles, pour une dizaine de départs. À Mons, aucune candidature, côté musique, n'a été acceptée l'année scolaire dernière, quelques-unes seulement pour la suivante. Ces chiffres s'expliquent en partie par la présence dans les deux conservatoires de nombreux étudiants internationaux - beaucoup de français - déjà dans un déracinement. Où atterrissent ceux qui partent ? Pays de l'Est, Allemagne, Autriche... Les étudiants se tournent également vers une mobilité plus internationale. Amérique latine ou Canada pour le Conservatoire de Mons, grâce à des accords conclus dans le cadre de programmes assimilés à Erasmus. *Un terrain défriché aide*, constate Marie Kanabus, qui poursuit, *les étudiants sont en toute grande majorité ravis d'être partis. Certains ne rentrent pas. À l'inverse, d'autres arrivés chez nous ne repartent pas. Chaque aventure est singulière.*

Étudiante en piano à Mons, Apolline Jesupret a passé le premier quadrimestre de 2017 à l'Université de Montréal. Comme pour la plupart des étudiants, c'est l'envie de travailler avec un professeur spécifique qui a moti-

vé son choix, mais *j'avais également eu de bons échos de la pédagogie et des relations avec les Canadiens. Et j'étais curieuse du climat...* Au final ? Une expérience enrichissante, la découverte d'un enseignement très différent, basé sur des études objectives (médicales par exemple) et des techniques éprouvées et qui a forcé la jeune femme à évoluer. *J'ai énormément travaillé pour acquérir de nouveaux réflexes corporels. 4 mois, c'est assez court pour s'imprégner, mais cette expérience m'a donné de nouveaux outils pratiques, m'a fait grandir.* La musicienne enseigne aujourd'hui dans une école de musique et est en train, au départ de son expérience canadienne d'une pédagogie basée sur l'expérimentation, de mettre au point sa propre méthode d'apprentissage basée sur la pratique concrète et où viendrait le plan théorique dans un second temps.

Montréal a également accueilli Florence Susant durant sa dernière année d'étude. Elle y a suivi un Master en interprétation, section musique baroque (et qui n'existe pas à Mons), avec la soprano Monique Pagé, *ce qui m'a permis de travailler avec une femme, quelqu'un possédant la même tessiture de voix que la mienne.* Florence Susant pointe également une pédagogie différente et un système canadien disposant de beaucoup plus de moyens. *On se retrouve en situation professionnelle tous les jours, avec plusieurs profs à disposition, tous chanteurs. Ça a été hyper bénéfique.* L'étudiante est rentrée à Mons au mois de mars pour passer ses examens. Si la charte Erasmus précise que tous les élèves doivent être traités de la même manière, suivre des cours à l'étranger, différents, a pu les pénaliser à leur retour, explique le coordinateur du Conservatoire de Bruxelles, *je défends les intérêts des étudiants Erasmus, au même titre, cela dit, que ceux des étudiants régulièrement inscrits.*

L'ambitieux programme vise à ce que chaque étudiant puisse saisir la chance de partir se découvrir ailleurs. D'autres membres du secteur scolaire peuvent également en bénéficier, dont les professeurs. *Pas mal de professeurs partent chaque année pour de courtes périodes*, précise Marie Kanabus, *donner des masterclass, participer à des colloques... On en reçoit également quelques-uns. Ce qui permet de proposer des visions différentes à nos élèves et ce qui génère des échanges de pratiques et de techniques, comme beaucoup de satisfaction personnelle.* Cette mobilité enrichissante doit continuer à se développer.

IN SITU...



© Nicolas Alsteen

Le Rideau Rouge

LA MUSIQUE AU MENU

Entre appétit musical et passion gastronomique, Le Rideau Rouge met les petits plats dans les grands depuis quinze ans. Ouverte à tous les genres, la salle du Brabant wallon organise régulièrement des concerts. C'est aussi un label, un lieu de résidence et un studio d'enregistrement. De quoi nourrir d'autres envies et préparer l'avenir.

NICOLAS ALSTEEN

A mi-chemin entre Ohain et Lasnes, un long muret blanc annonce la couleur: Le Rideau Rouge. À la fois salle de concert et restaurant, le lieu prépare activement son quinzième anniversaire autour de... quinze concerts. Juicy, Ébène, Sonnfjord, Aurel ou Tanaë sont déjà annoncés à l'affiche. En attendant les bougies du 17 septembre, Nicolas Fissette s'affaire dans tous les sens. Au four et au moulin, le chef des opérations marque une pause en terrasse pour retracer l'histoire de cette bâtisse du 17^e siècle. *Mes parents l'ont achetée au début des années 1990, amorce-t-il en épongeant sa dose de caféine. Au départ, c'était une ferme. Elle était dotée d'un puits où tous les gens du hameau venaient s'approvisionner en eau. D'ailleurs, quand mes parents ont racheté cet endroit, la grange était encore en l'état, jonchée de paille avec de la terre au sol. À l'époque, ils voulaient diversifier leurs activités en ouvrant un deuxième restaurant. C'est que papa Fissette est un pro. Pendant 33 ans, l'homme a tenu Les Foudres, un établissement implanté dans une ancienne cave à vin du côté d'Etterbeek. À Lasnes, il gère La Ferme de La Brire, où la grange a été rénovée et transformée en salle de banquet.*

La Ferme de la Brire va servir des bons petits plats de 1990 à 2002. *Après douze ans, mes parents n'avaient plus l'énergie pour s'investir dans deux établissements. Mon père souhaitait se recentrer sur son restaurant bruxellois. Il a donc mis en vente celui de Lasnes. Mais les acquéreurs ne se sont pas pressés au portillon... Dans le même temps, le fiston termine un graduat en marketing. Mon travail de fin d'études portait sur la création d'un lieu de diffusion où l'HoReCa s'imbriquait dans la programmation, précise-t-il. Le sujet en dit long sur le garçon: fan de musique, il a grandi entouré de marmitons. Une fois diplômé, j'ai voulu appliquer les conclusions de mon analyse à La Ferme de La Brire. Mais pour mon père, c'était hors de question... Pas découragé, Nicolas Fissette part à la recherche d'un associé pour assurer le financement du projet. Nous avons réussi à rassembler les fonds nécessaires pour racheter l'affaire avec, pour objectif, d'en faire un restaurant et une salle de concert. À côté de ces deux pôles d'activité, nous avons renforcé l'organisation d'événements – anniversaires, mariages ou communions – avec une cuisine et un service traiteur. Au départ, on voulait racheter le bâtiment en cinq ans. Finalement, ça nous en a pris treize...*

JEUNE ET FOU

Le Rideau Rouge ouvre ses portes en septembre 2004. *À l'origine, l'idée était de rassembler toutes les musiques dans un lieu réputé pour sa bonne cuisine, explique Nicolas Fissette. Dans la grande salle, nous avons aménagé un bar et une scène amovible afin d'être polyvalent dans nos activités. Dès le départ, nous voulions être indépendants, fonctionner sans subsides, en finançant la culture via l'argent généré par l'HoReCa et les événements. Idéaliste et motivée comme jamais, l'équipe se heurte toutefois à quelques difficultés. Après trois ans, notre bilan était toujours dans le rouge. Entre les salaires et tous les frais de fonctionnement, notre gestion laissait à désirer. D'autant qu'en interne, on consommait sans compter... On faisait la fête chaque soir. Il faut bien se dire que je me lançais là-dedans, à 22 ans, sans expérience. Un peu jeune, un peu fou... L'erreur de jeunesse suscite néanmoins la réflexion. Sur un plan culinaire, nous avons placé la barre trop haut. Il est impossible de profiter pleinement d'une soirée gastronomique et d'un concert. C'est quasi antinomique. Avant un spectacle, les gens doivent manger vite et bien. Nous avons donc fait évoluer la formule vers plus de facilité. Mais sans perdre en qualité. À ses débuts, Le Rideau Rouge est identifié comme un club de jazz. Nous avons rencontré une dame du coin, très impliquée dans le milieu du jazz. Elle rêvait d'organiser des concerts et, très vite, nous avons accueilli des peintures comme Philip Catherine. Pour s'affranchir de cette étiquette jazz, Le Rideau Rouge diversifie sa programmation. Cela nous a d'abord desservis. Car le public ne parvenait pas à identifier le profil de notre salle. Heureusement, avec le temps, les gens ont compris que nous étions ouverts à tous les genres.*

PUMP UP THE JAM

Chaque mardi, Le Rideau Rouge organise une jam réunissant des musiciens de la région. Le projet rassemble du beau monde. Certains soirs, plus de cinquante personnes improvisent jusqu'au bout de la nuit. *En Brabant wallon, ce genre d'initiative n'existait pas. Nous sommes fiers d'avoir mis ça en place... Certains groupes se sont même formés au lendemain d'une jam dans notre salle, affirme Nicolas Fissette. Si Le Rideau Rouge a vu défiler Saule, Angèle ou Puggy, tout est ici question de proximité. Dans la salle, les gens sont à deux mètres du micro. La relation entre le public et l'artiste est vraiment particulière. Et puis, nous misons beaucoup sur les artistes du coin. Ce n'est pas une stratégie, plutôt un flux naturel: les musiciens des environs frappent à la porte la plus proche de chez eux. C'est logique. Konoba, par exemple, a fait ses premiers pas chez nous. Aujourd'hui, il remplit l'AB. Implanté à quelques kilomètres de la capitale, Le Rideau Rouge n'entend pourtant pas appâter les Bruxellois. Ça n'aurait aucun sens. Évidemment, nous sommes heureux quand les gens viennent de Bruxelles pour voir des concerts chez nous. Mais restons réalistes: l'offre culturelle y est tellement copieuse qu'il serait absurde de vouloir rivaliser d'une manière ou d'une autre...*

Depuis peu, Le Rideau Rouge est également un label discographique – qui vient de signer le jeune Arty Leiso. *En réalité, tout a commencé avec Sonnfjord, détaille Nicolas Fissette. Le groupe cherchait des fonds pour financer son premier EP. Nous leur avons offert plusieurs semaines de résidence dans la salle. Puis, nous avons développé un concept: le pick up jam. Il s'agit d'un vieux camion que nous avons pimpé pour en faire une scène transportable. Du coup, on garait l'engin dans un jardin et Sonnfjord jouait sur place. Grâce à cette tournée, la formation a pu récolter l'argent nécessaire au pressing de son premier disque. Aujourd'hui, nous cherchons à occuper l'espace qui sépare l'amateurisme du professionnalisme. Notre label doit servir de tremplin.*

Désormais, Le Rideau Rouge est aussi câblé de la cave au grenier. *Comme ça, les artistes de passage peuvent enregistrer avec du matériel de première qualité. Nous souhaitons offrir les outils nécessaires aux prémices d'une carrière. Nous sommes d'ailleurs en train d'installer un système de diffusion vidéo en direct. C'est le même principe que Facebook live, mais en multi-caméras. On a remarqué que de nombreux musiciens étaient en déficit d'images. À l'heure de la communication via Instagram et Facebook, c'est le comble. Nous voulons apporter de la matière à un maximum de projets en développement. En quinze ans, Le Rideau Rouge a donc dépassé son cadre atypique. Lieu de diffusion et restaurant, l'endroit est à présent l'antre d'un label et d'un ambitieux laboratoire discographique. Vivement la suite...*



Le Rideau Rouge
Route de Renipont 70 - 1380 Lasne
www.lerideaurouge.be



Louvat Bros
Between the Heart and Reason
Acoustic Music Records

Si vous avez toujours aimé les musiques qui vous ramènent aux grands espaces et au mythe de l'américain way of life (version sudiste), que le banjo et la mandoline vous font vibrer ou qu'Huckleberry Finn est votre héros de toujours: ne passez pas votre chemin, ne boudez pas votre plaisir, cet album est pour vous. Soit 15 instrumentaux résolument folk, aux accents country et plus précisément bluegrass bien sûr, portés par les instruments traditionnels du genre: guitare, basse, banjo, mandoline, et emmenés par un trio qui en maîtrise parfaitement les codes depuis de longues années maintenant.

— FXD



Manu Louis
Cream Parade
Igloo Records

L'icône Manu Louis frappe pour la deuxième fois! Après *Kermesse Machine* en 2016, voici *Cream Parade*... un titre qui évoque toujours ce même goût pour les univers de foires déjantées ou de baloches déprimantes. Les compositions électro pop, telles un Flavien Berger sous acide, alternent avec des ballades plutôt malades. Une véritable terre de contrastes que

cet album: le français de Manu côtoie l'anglais de Heidi Heidelberg (à moins que ça ne soit l'inverse), les (new) beats acid house s'effacent ou se marient avec le sax de Greg Tirtiaux, les rythmes électro tribaux (*Efface*) laissent la place aux ambiances jazzy (le contemplatif *Internet's Farewell*). Inclassable et fou-fou, un peu comme du Yello. — FXD



PERITELLE
Ne soyez pas tristes
GniGniGniGniGni

PERITELLE c'est la rencontre des vibes et de l'humour de Carl (Roosens - Carl et les hommes-boîtes, Facteur Cheval) et de Versat Versatyl (Fou Detective), avec à la prod / instrus Sika et Zomb des Froesheleirs (que l'on peut retrouver aussi derrière les manettes de Veence Hano). Le flow de ce dernier est parfois d'ailleurs assez reconnaissable sur ce disque (*Le Jardin*). Les textes sont assurément loufoques avec un goût immodéré pour les animaux domestiques (ou pas): ornithorynques, cochons d'Inde et autres loutres trouvent ici une place dans le terrain de jeu dans des histoires rigolotes mais pas trop. Mention spéciale à Alek et les Japonaises qui apportent une touche supplémentaire de dinguerie et de poésie à l'album (*Salle des machines*). Du hip hop rigolo qui peut faire penser à l'univers d'un Stupeflip, la belgitude en sus. — FXD



Zola Quartet
From Far And Near
IGLOO RECORDS

Le groupe du guitariste belgo-espagnol Gonzalo Rodriguez s'est fait un peu discret ces dernières années. Pourtant, il n'est pas resté inactif. Après avoir produit, il y a plus de quatre ans, l'album *Where We Come From* qui démontrait déjà un bel univers, et après avoir pas mal tourné, le quartet s'est envolé pour la Chine. C'est sans doute là-bas que le leader s'est conforté

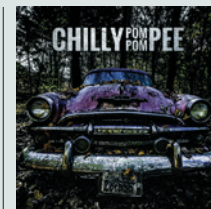
dans l'idée de continuer l'aventure. Il y a pris son temps pour composer et pour participer à d'autres projets (Three-O-Thing, Fabrice Mukuna Band). Et ce sont peut-être ces voyages lointains et proches, et les sentiments qu'ils charrient, que raconte ce bien bel album. La guitare de Gonzalo, chez qui on trouve l'influence d'un Kenny Burrell ou d'un Joe Pass, se veut toujours positive et curieuse. Dans un phrasé souple et lumineux, et finalement très actuel, les mélodies se révèlent et sont enrichies par l'apport d'un saxophone soprano particulièrement habile et sinueux. Le son est chaud, léger et doux. Mathieu Robert use de son savoir-faire classique pour ajouter du lyrisme à l'ensemble, mais aussi de sa science de la note bleue pour faire swinguer allègrement des thèmes comme *Rue du Trône*, *Little Silver Cup* ou *Spicy Lentil*. La rythmique impeccable et complice que forme le duo Didier Van Uytvanck (batterie) et Nicola Lancerotti (contrebasse) n'y est pas pour rien et renforce cet esprit de cohésion. Zola Quartet se parfume subtilement d'airs latins, parfois, pour livrer également des morceaux plus nostalgiques (*From Far And Near* ou *Aurora*). Une énergie bienveillante traverse un album superbement bien équilibré d'un groupe discret qui préfère la sincérité à l'esbroufe et qui mérite vraiment d'être découvert. — JP



Jeremy Walch
Scarlet
Luik Records

Parfois, il est bon de prendre l'air, d'aller voir ailleurs, de débrancher la machine pour vivre à son rythme. Façon Jeremy Walch. Cool et détendu, l'ex-guitariste de Paon et Lucy Lucy! a traversé l'Australie dans un van de hippie. Les pieds dans le sable, sans crème solaire, le garçon s'est laissé porter par le cliquetis des vagues et l'appel des grands espaces. Composés sur la route, entre les troupeaux de kangourous et quelques hordes de surfeurs

bodybuildés, l'album *Scarlet* cultive l'art de chiller en slip de bain. En dix morceaux, chantés dans un anglais de néo-slacker assumé, Jeremy Walch se présente en compagnie de Mac DeMarco, modèle d'insouciance tout désigné pour évoquer les mélodies soft rock et la beauté soigneusement négligée de cette musique extra relax. *Scarlet* est le genre d'album à écouter dans un hamac avec une flemme d'enfer et du soleil plein les yeux. Comme chez Mild High Club ou Real Estate, la guitare de Jeremy Walch incarne la nonchalance et prône la décontraction en toutes circonstances. Une excellente attitude. — NA



Chilly Pom Pom Pee
Chilly Pom Pom Pee
Autoproduction

Après son spectacle *La Fabuleuse et Authentique Histoire du Rock...* racontée aux enfants, Chilly Pom Pom Pee délaisse le domaine jeune public pour honorer ses préférences dans un disque de rock'n'roll à l'ancienne. Formé du côté de Liège en 1994, Chilly Pom Pom Pee traverse les décennies sans renier ses influences d'autrefois. Fans de guitares électriques, les quatre musiciens entretiennent ainsi le mythe du rêve américain via douze morceaux inspirés

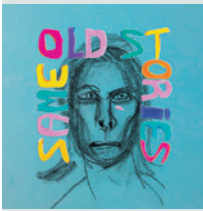
par Tom Petty, Bruce Springsteen ou The Black Crowes. Enregistré à Bruxelles, au Jet Studio, produit par Rudy Coclet (Arno, Sharko), ce nouvel album défend ses plus grandes inspirations sans aucune prétention. La formation liégeoise n'est clairement pas là pour concurrencer les Kings of Leon. Juste pour prendre du bon temps. Cette quête de plaisir est manifeste, vraiment salubre. — NA



Behind the Pines Secret
Autoproduction

Quator bruxellois aux costumes colorés, *Behind the Pines* jure

allégeance aux guitares sur un nouvel EP à écouter à fond les ballons. Bande-son imaginaire d'un road trip sur la Route 66, le disque évite les bouchons de la E40 en proposant du rock FM typiquement anglo-saxon. Conquérants, rythmés, les cinq morceaux enregistrés sur *Secret* tirent des traits d'union entre l'Angleterre de Sting et l'Amérique des Kings of Leon. Avec ses hymnes profilés pour les stades, *Behind the Pines* réveille également les souvenirs d'un rock eighties parfois poussif et outrancier: une formule magique qui, en d'autres temps, réussissait parfaitement à des formations comme Styx, REO Speedwagon ou Toto. — NA



Le Double
Same Old Stories
Autoproduction

Véritable ennemi du plan de carrière préconisé dans l'industrie musicale d'aujourd'hui, le droit à l'oubli s'applique incontestablement à Le Double. Projet du seul et unique Samuel De Smedt, ce vrai-faux groupe revient en effet dans l'actualité après un répit de... neuf ans. Soit l'équivalent de plusieurs années-lumière à l'heure de Spotify et des grandes puissances algorithmiques. Ancien pensionnaire d'un label depuis longtemps disparu (R.I.P. Spank Me More Records), Le Double prolonge les petits bonheurs d'autrefois sur un deuxième album dont le titre ne ment pas. *Same Old Stories* reprend donc les choses là où elles s'étaient arrêtées: au cœur d'un triangle d'or dont les

angles appartiennent aux figures sacrées de Nick Drake, Neil Young et Elliott Smith. Le Double chante son temps avec la modestie d'antan. Sans se presser. Enregistré à la maison, mixé par Max Finkle (Otto Lindholm) et finalisé aux Sonar Studios en compagnie de Vincent De Bast (Eric Legnini, Määk), ce disque flirte avec le folk artisanal de Jason Molina et les ritournelles mélancoliques de Damien Jurado. C'est super beau. — NA



RARI
Quantics
City Tracks

Force vive de la nouvelle scène électronique bruxelloise, Raphaël Jomaux s'active sous les majuscules de RARI. Après l'excellente entrée en matière servie sur le précédent EP (*The Eternal Return*), le DJ et producteur remet le couvert via *Quantics*. Emmené par le single du même nom, ce nouvel EP malaxe la mélancolie avec un sens acéré de la grosse montée. Comme chez Jon Hopkins, les textures sonores de RARI étirent les émotions et stimulent les sensations. Entre techno, house et IDM, la musique esquisse une bande-son percussive et cinématographique. Avec ou sans lien à John, le morceau *Carpenter* arpente ainsi des décors lunaires à travers une galaxie de beats électromagnétiques. Soit un solide retour aux affaires. — NA



Sharko
Glucose
GRANVIA

Concerts en formule groupe, échappée sous son vrai nom civil, « solo home tour » où il s'invite dans le salon des gens... David Bartholomé/Sharko n'a eu de cesse de trouver de nouveaux terrains de jeu pour exprimer toute la créativité qui bouillonne en lui. Vingt ans après ses débuts, il brouille encore

les pistes en délaissant sa basse électrique et sa six cordes acoustiques pour opérer, le cœur léger, un virage électronique. Une seule écoute suffit à convaincre. Enregistrée avec Luuk Cox (Stromae, Girls In Hawaii...) aux studios bruxellois ICP, cette collection de chansons est bien le fruit d'un long travail réfléchi, plus qu'une récréation. Si on entend encore, çà et là, des instruments organiques (une guitare à la Durutti Column sur *Cold War*), c'est avec des machines, des loops, des rythmes automatiques que les morceaux sont nés et qu'ils séduisent. On ne sait pas si c'est exclusivement dû au changement d'environnement sonore, mais ce Sharko version 2019 respire la bonne humeur et sent encore l'été. Enrobé d'un beat minimaliste entêtant, *Found* nous emmène à la recherche d'« un grand ciel bleu », tandis que le très dansant – et gros tube potentiel – *Uppercut* est traversé des fous rires de l'Ar-lonais. Entre un *Sunny* à la brillance feutrée que ne renierait pas Petit Biscuit et la mélancolie parfumant le sublime *Torches* (somet du disque), Sharko rappelle aussi qu'il reste Sharko : un défricheur de pop moderne toujours en quête de la mélodie ultime. Nouveau départ ou retour gagnant : on vous laisse le choix de la formule, mais c'est une réussite indéniable. — LL



Pega
Ficus Focus
AUTOPRODUCTION

En gestation depuis 2016, Pega sort enfin du bois, laissant affleurer dans son sillage un bel arc-ciel électrique. Colorée, mais sans colorant, la musique du trio bruxellois se matérialise à présent sous les contours du EP *Ficus Focus*. Aux premiers jours du projet, nous étions six filles, retrace la batteuse Leslie Gutierrez. *Chacune se poin-*

tait en fonction de ses disponibilités. Du coup, l'effectif était variable et les instruments interchangeables. Après des mois de tergiversation, le noyau dur est là : Aude Gravé à la basse, la guitariste Bárbara Branco au chant et Leslie Gutierrez. *Nous n'avons pas cherché à former « un groupe de filles », précise cette dernière. Nous avons invité plein de gens. Mais à chaque fois que quelqu'un se pointait, c'était une musicienne. Au final, nous sommes fières de représenter la gente féminine dans un milieu où les hommes se taillent généralement la part du lion.* Inévitablement, la formule Pega ravive les souvenirs de l'épopée *Riot Grrrl*, mouvement ancré au cœur du féminisme et de la culture punk rock. *Nous sommes habitées par des revendications féministes mais, pour nous, la musique n'est pas un moyen de croisade. Même si cela ne se manifeste pas directement dans nos morceaux, nous menons ce combat au quotidien.* Esthétiquement, la musique de Pega se rattache plutôt à la no wave new-yorkaise. Les quatre morceaux gravés sur *Focus Ficus* évoquent tour à tour le post-punk d'ESG et la fougue énamourée de Lizzy Mercier-Descloux. Secoués de spasmes discoïdes et d'ondes sensuelles, les textes s'agitent ici en anglais, français ou portugais. Soit les trois langues officielles d'un premier EP à vocation universelle. — NA

LISTE
DES
SORTIES

MAI – AOÛT 2019

ENVOYEZ-NOUS LA
DATE DE SORTIE DE
VOS PRODUCTIONS.Nous relaierons dans ces colonnes:
larsen@conseildelamusique.be

ÉLECTRO

DC Salas (EP), *Dawn Nostalgia* (Correspondant)
Nordlys (EP), *Uruk Wawa* (ante-rasa Records)
Rodolphe Coster, *Shudder* (Off)
Session 4000 (EP), *Club Rotation* (Ojoo Music)
Weird Dust (EP), *Tribes 1.1* (Crevette Records)

JAZZ

Amaury Faye, *Buran* (L'Esprit du Piano)
Giovanni Di Domenico, *Zuppa di pazienza* (three: four records)
Harvest Group, *Nacimiento Road* (Iglou Jazz/Outthere)
Pauline Leblond, *Double Quartet (EP)*, *Suite De Danses* (Autoproduction)
Philip Catherine, **Paulo Moreno**, **Sven Faller**, *Manoir de mes rêves* (enja)

JEUNE PUBLIC

La Famille Handeldron, *La Famille Handeldron* (Autoproduction)
Maud Pelgrims & Christophe Delporte, *Biscotte & Brioche* (Autoproduction)

CLASSIQUE -
CONTEMPORAIN

Concours Reine Elisabeth de Violon 2019 (4 CD) (Outthere)
Duo Rosa, *American Soul* (Hänssler Classic)
Duo Ypsilon, *Pulsions* (Klarthe Records)
Franz Schubert, *Sonate en fa dièse mineur D 571, 3 Klavierstücke D 946, 6 Moments musicaux, op. 94 D 870*, **Patricia Montero** (Pavane Records)
Heinrich Bach, **Johann Christoph**

Bach, Johann Michael Bach, Johann Sebastian Bach, *Kantaten, Vox Luminis, Lionel Meunier* (Outthere/Ricercar)
Henri-Jacques de Croes, *La Sonate Égarée, Barroco Tout* (Linn Records)
Lully, *Dies Irae, De Profundis, Te Deum, Chœur de Chambre de Namur, Millennium Orchestra, **Leonardo Garcia Alarcón** (Outthere/Alpha)
Magnus Lindberg, **Karl Amadeus Hartmann**, **Johan Farjot**, *Contemporary Clarinet Concertos, Orchestre Philharmonique Royal de Liège*, **Christian Arming**, **Jean-Luc Votano** (Outthere/Fuga Libera)
O-Celli, *The Sunnyside Of o-celli* (Cypres)
Schubert / Faf-champs, *Still Schubert, Quatuor Alfama & Albane Carrère* (Cypres)
Trio Khnopff, *Weinberg 1945* (Pavane Records)*

POP-ROCK

Alain Pire Experience, *APEX* (1151866 Records DK)
Behind The Pines (EP), *Secret* (Autoproduction)
Condore (EP), *Jaws* (JauneOrange/PIAS)
Domenico Solazzo, *Kino* (Autoproduction)
Dust on Fire (EP), *34 Stories* (Autoproduction)
la rouille, *Nystagmus + Pavel Tehikov* (Autoproduction)
Mann Louis, *Cream Parade* (Iglou/Factice)
Mann Ribot, *Future From The Past* (Off)
Roadbound, *Salvation None* (Autoproduction)
R.O & Konoha, *10* (Mouda Music)
Sian Able (EP), *Healing Waves* (Take-Off Record)
Spaguetta, *Orgasmmmond (EP)*, *Spaguettoys y los sustos!!* (Rockerill Records)

Retrouvez
la liste complète
des sorties sur
www.conseildelamusique.be

POURQUOI ?

V.O. s'appelle
dorénavant River
Into Lake?

Le groupe de Boris Gronemberger a dû postposer la sortie de son nouvel album pour des raisons personnelles. Changement de nom, état d'esprit, réorientation : le point sur la question.

DIDIER STIERS



© Aureo Dalmas

N'était-ce pas risqué de changer de nom « en cours de route » ? Je me suis dit que si des gens nous connaissent, beaucoup ne nous connaissent pas non plus. Le risque n'était pas très grand. L'histoire du rock regorge de groupes qui, dans leur carrière, ont changé de nom et ont été connus par après. Là, si on a pris une direction assez différente dans l'instrumentation - j'avais envie d'utiliser beaucoup de synthés sur le disque -, l'esprit n'a pas changé : j'écris la plupart des morceaux et, fondamentalement, je continue à être le même artiste. Changer de nom ramène aussi un peu de fraîcheur.

C'est quoi le sens de River Into Lake ?

J'ai aimé l'image que ça évoquait. Une rivière qui se jette dans un lac, quelque chose de petit qui vient nourrir quelque chose de beaucoup plus grand. Ça correspond à une certaine idéologie à laquelle j'essaie de m'accrocher. Je voulais déjà changer de nom à l'époque du dernier album de V.O. (On rapids, en 2012 - ndlr). Je ne m'y reconnaissais

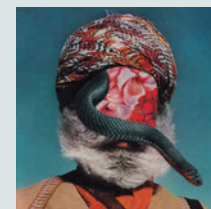
plus trop. Comme on n'avait pas trouvé une autre signification à ces deux lettres que « version originale », autant faire table rase. En plus, ça coïncidait avec le fait que je voulais redémarrer le projet et surtout mettre la priorité sur ce projet-là (il a notamment cédé sa place de batteur au sein de *Girls In Hawaii* - ndlr).

L'album s'intitule *Let the beast out* : ça ne sonne pas très paisible !

Pour moi, ça a plusieurs significations. D'abord, ce titre vient clairement de l'illustration de la pochette, que je regardais souvent pendant les moments d'écriture. Et puis, ce disque et ce nouveau départ constituent une manière de m'assumer en tant que leader de projet. Laisser sortir la bête renvoie peut-être aussi à un travail personnel que je fais, pour m'affranchir de mes peurs, essayer de faire sortir une colère intérieure pour laisser la place à quelque chose de plus nourrissant, de plus constructif.

Pourquoi tant de synthés ?

Ça faisait longtemps que je n'avais plus écrit de chanson. J'ai essayé de retravailler à partir de la guitare et ça ne me convenait pas. Autant partir vers autre chose et renverser un peu la vapeur. En fait, j'ai toujours utilisé des synthés, mais en second plan. Ici, du coup, il y a une sonorité électronique vachement mise en avant. J'ai presque envie de dire que c'est l'album le plus pop que j'ai écrit.

www.riverintolake.com

River Into Lake
Let the beast out
Humpty Dumpty Records

VUE DE FLANDRE

HIP HOP HOERA!

Pour faire court, Hip Hub Hooray est un projet eurégional basé à Tongres, au sein duquel sont rassemblés des artistes hip hop de Belgique, des Pays-Bas et d'Allemagne. Prochaine manifestation, sous cet intitulé qui rappelle le morceau de Naughty By Nature : un festival, ce 14 septembre, toujours dans la ville du bon roi des Éburons.

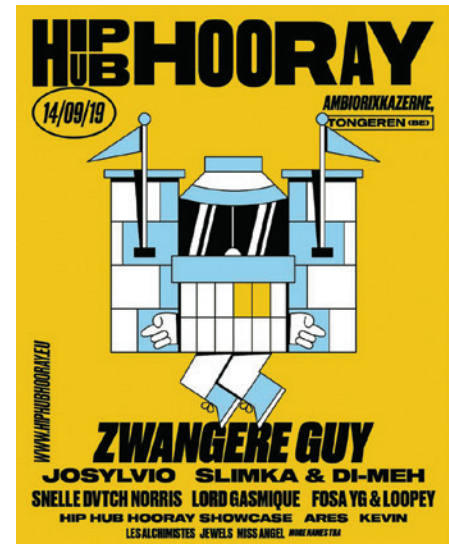
DIDIER STIERS

C'est l'an passé que Sven Gatz, alors ministre de la Culture à la Région flamande, imagine une opération, évidemment culturelle, reliant les deux communautés au travers des provinces du Limbourg et de Liège, les Pays-Bas et l'Allemagne. Passons sur les détails de la mise en place et de la « subsidiation » (où interviennent principalement la Flandre et le Limbourg néerlandais) : la première édition, fin septembre 2018, est un succès. Et décroche même un Elektropedia Award, catégorie « best breakthrough festival ».

L'idée était au départ de lancer un festival hip hop, c'est-à-dire incluant aussi la danse et le street art, commente Didier Gosset Benitez alias Kaer. Le MC de Starflam y joue d'abord un rôle de coach/recruteur/programmateur. Il en a aujourd'hui la casquette de directeur ! Ont aussi été créés, en amont, une série de hubs, des espèces de laboratoires de création. Cinq studios voient le jour entre les murs de la caserne Ambiorix à Tongres. On a eu une trentaine de rappers, une dizaine de beatmakers... Le fonctionnement du festival, à tous les niveaux, est axé sur une collaboration entre des gens venus d'un peu toutes les régions. Chacun apporte son propre réseau. En gros, nous voulons encourager la scène locale de chacune de ces ré-

gions, à collaborer et tisser des liens, pour former un réseau eurégional autour de la culture hip hop. Plus encore que l'an passé, le Hip Hub Hooray 2019 se veut une vitrine de cette manière de faire. Des morceaux inédits, encore une fois sortis de ces fameux hubs, alimenteront le show. Ils ont eu vocation à être préparés, enregistrés et clippés. On a des couplets en français, en anglais, en néerlandais, un refrain en allemand, des choses complètement nouvelles qui ouvrent une porte sur la création hip hop qui n'a plus de frontière. À l'image de ces régions : on est à plus ou moins 15 minutes les uns des autres ! Les hubs auront aussi eu droit à la visite d'inspirateurs, parmi lesquels Dee Eye (beatmaker pour Roméo Elvis, Zwangere Guy, ...) et Blu Samu. C'est toujours intéressant qu'une nana vienne donner de la force à une bande de mecs. Et elle a un niveau incroyable ! Nous développons aussi des débouchés plus pros, notamment avec la Hogeschool PXL à Hasselt, une école de musique sur le modèle de Berklee aux États-Unis. Notre partenariat nous permettra de faire mixer les morceaux enregistrés dans nos studios à la caserne.

Cette année, « Monsieur le directeur » entend pareillement développer les workshops de danse et le travail des street artistes, toujours sur le principe eurégional. Faire sauter les frontières, dans l'actuel contexte politique, c'est un symbole. L'an passé, c'était complètement dingue. On avait des cercles de rap, les gars sortaient leur téléphone, leur petit baffle bluetooth, envoyaient du gros son, ça rappait l'un à la suite de l'autre, dans toutes les langues... Pour nous, la culture est vraiment ce qui explose les barrières. On s'accorde sur une langue commune - ici c'est beaucoup l'anglais - et au final,



c'est le talent qui parle. Le rap a déjà traversé tellement d'époques et de contextes politiques... On deale avec. Mais il reste un vecteur de choses positives. Et, comme le souligne Kaer qui y voit un honneur et une marque de confiance : C'est aussi la première fois qu'un wallon, un francophone est à la tête d'une opération culturelle principalement flamande.

Hip Hub Hooray (avec e.a. Zwangere Guy, Lord Gasmique, Miss Angel, Dvtch Norris...)

Samedi 14 septembre, Ambiorixkazerne - Tongeren.
Infos : www.hiphubhooray.eu

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Arno



Danny Willems

Je veux un son surréaliste.
Voilà ce qu'Arno a glissé à l'oreille du producteur anglais John Parish (PJ Harvey) avant d'entrer en studio pour enregistrer son vingt et unième album. À septante ans, Arno reste Arno sur *Santeboutique* (terme qu'on peut traduire par « brol ») mais il parvient encore à nous surprendre et à nous émouvoir. Entre rock dur à fortes influences TC Matic, blues du bord de mer, hommage émouvant à sa ville natale d'Ostende, mélancolie et errances nocturnes le menant de bière en bière et d'histoire en histoire, ce nouveau disque brasse les genres et montre notre icône nationale comme on l'aime. À la fois tendre, rauque et fragile. Rencontré dans son bar préféré d'Ostende, à un cri de mouette du casino et de la digue, le chanteur de charme est venu avec trois photos de ses objets fétiches. Un sacré bazar. Renée Magritte aurait adoré.

LUC LORFÈVRE



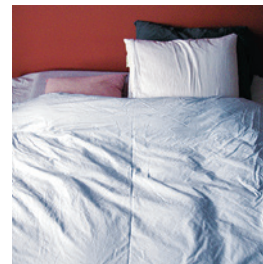
DU THÉ EARL GREY

Je suis allergique au café, mais j'adore le thé. Je dois toujours commencer mes journées par un thé Earl Grey. Je bois du thé le matin, jamais le soir. Tu connais l'expression : « *pour se cultiver, on doit se mouiller avec du thé, alors santé* ». C'est le même cérémonial chaque matin. Enfin, chaque midi, car je me lève tard. Sans ce rituel, je ne me sens pas bien. Je prends du Earl Grey. On en trouve partout, je ne dois pas chercher. J'aime le goût, l'odeur et la chaleur. Un bon thé, c'est comme un bon vin, ça se boit lentement. Il faut l'apprécier à chaque gorgée.



DES CHAUSSETTES PROPRES

Ma grand-mère Marie-Louise chantait dans les cinémas muets de la Langestraat, à Ostende. Je l'accompagnais souvent. Elle m'a donné plein de conseils. Elle me répétait toujours : *Arno, n'essaye jamais d'être quelqu'un d'autre, c'est trop compliqué. Le plus facile, c'est de rester toi-même.* Comme je suis un peu fainéant, j'ai suivi son conseil et ça m'a plutôt bien réussi. Marie-Louise me disait aussi : *Le matin, mets toujours des chaussettes propres* (« Propere kousen »), *on ne sait jamais.* La première fois qu'elle m'a dit ça, j'étais gamin, je ne comprenais pas ce truc « on ne sait jamais ». Plus tard, j'ai tout pigé. Merci mémé.



MON LIT

J'adore mon lit. La semaine dernière (*l'interview a eu lieu en juillet dernier - ndlr*), j'ai d'ailleurs écrit une chanson qui parle de mon lit. Elle sera peut-être sur mon prochain album. J'ai passé la moitié de ma vie dans mon lit. Gueule de bois, concert, studio, journée de travail ou journée à ne rien faire... Peu importe, j'ai besoin de mes douze heures de sommeil. Je dors comme un bébé. D'une seule traite. Et lorsque j'ouvre les yeux, je me sens bien car je sais qu'une nouvelle journée va commencer et que je suis en pleine forme. Du coup, je ne dois jamais faire de sieste dans un avion ou dans le tour bus. Lorsque je plonge dans un hôtel, la première chose que je fais quand j'arrive dans ma chambre, c'est essayer le lit. J'aime les grands lits. Quand je dors, je fais des rêves incroyables. Avec l'âge, ceux-ci deviennent plus longs et plus intenses. Il m'arrive plein de trucs dans mon sommeil. Ces rêves sont comme des scénarios de film. Il y a des couleurs, des sons et le surréalisme s'y mêle à la réalité. C'est un peu ce même melting-pot qu'on retrouve dans mes chansons.

C'était le

23 DÉCEMBRE 1992

LE CHANT DE LA TERRE ET DU VENT

Par le chant, le jeu, la lecture, « Voix de femmes » part à la découverte des cultures du monde

En mai 1991, le Cirque Divers proposait son premier festival « Voix de femmes ». Un an et demi plus tard, Brigitte Kaquet, directrice artistique du projet, remet cela avec encore plus d'activités, de stages, de rencontres, etc. Deux grands volets constituent la base de l'événement : d'un côté des stages ouverts à tous, de l'autre des concerts, lectures et spectacles donnés, pour une bonne part, par les artistes animant les stages.

DE L'ITALIE AU PAYS DE GALLES

L'ouverture, prévue le 26 décembre, rassemblera deux grandes dames en la personne d'Ella Maillart et de Giovanna Marini. Petite dame au regard malicieux, Ella Maillart vit aujourd'hui dans son chalet de montagne des Alpes suisses. Mais avant d'y savourer un repos bien mérité, elle a durant plusieurs dizaines d'années parcouru le globe en tous sens, rapportant des milliers de photographies et plusieurs livres passionnants. Ce sont quelques-unes de ses photographies, rassemblées par le Musée de l'Elysée à Lausanne que l'on pourra voir ici.

Fondé en 1977 par Giovanna Marini, le Quartet Vocale qui présentera sa « Cantate profane » au Conservatoire royal de Musique de Liège, a eu l'occasion de chanter l'Italie dans le monde entier. Non pas une Italie mythique et idéalisée, mais l'Italie d'aujourd'hui avec ses grandes villes embouteillées, sa surconsommation, sa puissance industrielle et en même temps, son côté religieux et magique qui attire de plus en plus de pèlerins chaque année. Avec beaucoup d'humour, Giovanna Marini et ses compagnes manient habilement la nostalgie tout en nous poussant à agir pour le futur.

Le lendemain, c'est le théâtre qui sera à l'honneur avec un monologue d'Isabelle Urbain et une lecture de Mireille Bailly. Mise en scène par Philippe Laurent, la première présentera « Comment c'est » de Beckett, texte extrait d'un roman de ce dernier. Mireille Bailly donnera ensuite la parole à une grande dame de la littérature en lisant « L'Homme assis dans le couloir » de Marguerite Duras.

Entre théâtre et musique, Lis Hughes Jones occupera la soirée du mardi 29 avec une performance solo en création mondiale. Parlé et chanté en anglais et en gallois, « Rhiannon » conte l'histoire d'une des principales figures féminines de la littérature galloise médiévale. Une his-



En 1934, Ella Maillart parcourait le monde et photographiait en Mandchourie cette jeune princesse Khaika. Durant plus d'un demi-siècle, elle sillonna le globe, faisant découvrir à ses lecteurs les cultures et traditions de toutes les populations rencontrées.

toire étrange et obsédante où Rhiannon se marie deux fois, donne naissance à un enfant magique, est accusée de l'avoir tué, condamnée à raconter son histoire aux étrangers et à les transporter sur son dos comme un cheval. Un conte qui renvoie directement aux grandes figures de la mythologie et permet à Lis Hughes Jones de déployer toute l'étendue de ses talents physiques et vocaux.

CHANTS JUIFS ET POLYPHONIES CORSES

Des mystères embrumés du pays de Galles, on passera aux romanceros sépharades et aux chants hassidiques de Karoline Zaidline. Accompagnée de Gil-

les Andrieux et Hervé Teboul, utilisant des instruments traditionnels tels que luth, tambour, camence, ney et bendir, cette soprano de formation classique a développé un répertoire très personnel grâce à sa connaissance approfondie de la musique juive. Durant cinq siècles, les Juifs espagnols ont exprimé leur nostalgie et leurs espoirs à travers les romanceros sépharades que Karoline Zaidline in-

terprète magnifiquement. Elle s'est aussi plongée dans les chants hassidiques venus de l'Europe orientale du XVII^e siècle et est la seule à interpréter encore aujourd'hui ce mélange de traditions slaves, hébraïques, araméennes, yiddish et ukrainiennes. Une découverte qui s'annonce passionnante.

Plus connu chez nous, l'Helix Ensemble interprétera Monteverdi et Scelsi dans le cadre de l'église Saint-Nicolas, au cœur d'Outremeuse. Formé en 1989, l'Helix Ensemble est composé de sept chanteurs et chanteuses, dont Marianne Pousseur et Lucy Grauman, qui ont tous par ailleurs des activités variées allant de la musique ancienne à l'opéra en passant par le théâtre, la danse, la musique contemporaine, etc.

BAS-FONDS DE BERLIN HAUTS PLATEAUX DE L'AURES

Ambiance bastringue pour suivre avec la sulfureuse Sonja Kehler, artiste est-allemande, qui nous fait découvrir le Brecht des bas-fonds, des maisons closes, des prostituées, de la bonne chère, du crime, des beuveries et de l'absence totale de morale. Comédienne, Sonja Kehler part du principe que voix et corps forment un tout. Accompagnée de la pianiste Hanna Meulengracht, elle devrait s'intégrer parfaitement à l'ambiance du Cirque Divers avec son répertoire dramatique et provocateur, composé uniquement de chansons écrites par Brecht avant l'âge de 30 ans. Encore un grand moment en perspective à l'écoute de ses plus récents enregistrements laissant loin derrière les interprétations trop propres d'Ute Lemper et compagnie.

Le chant kurde prendra le relais avec Shaala Alam accompagnée de deux musiciens. Petite, sa grand-mère lui chantait ses émotions d'une voix douce qui la transportait dans un monde magique. Aujourd'hui, Shaala est partie à la recherche des textes et mélodies anciennes et nous entraîne à son tour dans les incantations sacrées, les chants de bravoure chevaleresque, les épopées héroïques, etc.

Pour clôturer les festivités, on retrouvera Houria Aïchi, déjà présente lors de la première édition, en compagnie cette fois d'Equidat Barrés. Des montagnes de l'Aurès aux plaines de l'Andalousie, ces deux femmes chantant à capella nous feront suivre l'itinéraire de chants qui ont traversé les âges et les mers. Deux femmes bouleversantes, deux voix nues et débordantes d'émotion. Une finale idéale pour cette deuxième édition d'un « Voix de femmes », véritable invitation au voyage.

JEAN-MARIE WYNANTS

« Voix de femmes » au Cirque Divers à Liège, du 26 décembre au 6 janvier. Tél. : 041-41.02.44.

Le Festival Voix De Femmes est né en 1991 au Cirque Divers à Liège, un mythique cabaret d'inspiration pataphysique créé par quelques passionnés dont Brigitte Kaquet, la fondatrice et directrice de Voix De Femmes jusqu'en 2017. En décembre 1992, le festival proposait une seconde édition avec une ligne programmatrice inchangée jusqu'à aujourd'hui : des projets audacieux aux voix multiples.

Le Festival Voix De Femmes en est donc aujourd'hui à sa 14^e édition et il s'emploiera cette fois encore à donner de la visibilité aux femmes artistes. Le Festival investira des lieux culturels liégeois emblématiques comme le Reflektor, La Halte, Les Chiroux ou encore le KulturA, avec au programme des concerts, des spectacles, des ateliers, des projections, des rencontres ou encore des expositions. Un seul mot d'ordre cette année : DÉ/RANGER...

Du 10 au 26 octobre
[http:// festival.voixdefemmes.org](http://festival.voixdefemmes.org)

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés.



PREMIÈRE
MONDIALE

OPERA

MACBETH *UNDERWORLD*

PASCAL DUSAPIN

ALAIN ALTINOGLU, THOMAS JOLLY

SEPT 20, 22, 24, 26 & 29 2019

OCT 1, 3 & 5 2019

EN VENTE MAINTENANT

LA MONNAIE / DE MUNT